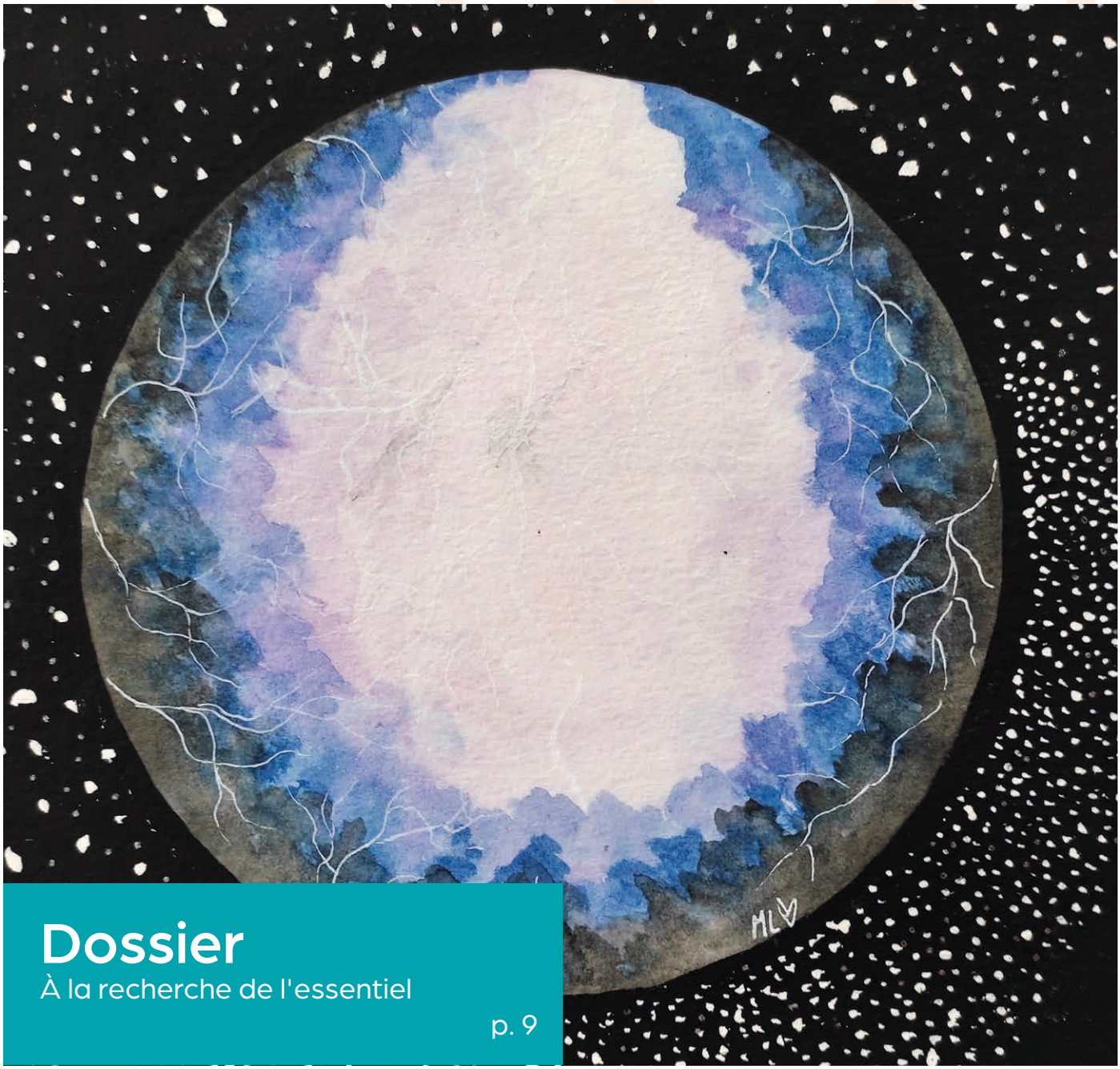
Fédération Entraide Protestante

171

12.2022

Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante



Dossier

À la recherche de l'essentiel

p. 9

LA PSYCHOBOXE
Une thérapie à prendre avec des gants
p. 6

LA GRAINE DE SEL
Cherchez d'abord le royaume de Dieu
p. 8

UN GUIDE PRATIQUE
pour développer le bénévolat
p. 25

LE PORTRAIT
Sœur Nathanaëlle
p. 28

Sommaire

ÉDITO 2

C'est vite dit 3

Une collecte pour ~~mon anniversaire~~ les personnes âgées
Cent bougies pour l'ACO

Ici et ailleurs 4

La Fabrique NOMADE ou l'art de promouvoir l'expertise des artisans migrants 4
Brigitte Martin

Une passerelle en béton vers la vie d'adulte 5
Philippe Lamotte

Les échos du terrain 6

Psychoboxe, une thérapie à prendre avec des gants 6
Florent Bril

La Frat' de Saint-Nazaire a cent ans 7
Pierre Lepetit

La graine de sel 8

Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice 8
Brice Deymié

DOSSIER : À la recherche de l'essentiel 9

Introduction 9
Isabelle Ullern

Pour moi, l'essentiel c'est… (micro trottoir) 11

Nous sommes un, corps et âme 12
Christine Renouard

Répondre à sa vocation 13
Éric Yapoudjian

Les crises sont une chance 14
Jean-Luc Bernaud

Face à l'instrumentalisation de l'essentiel 15
Denis Malherbe

Donner son essentiel 16
Marc Demaistre

À la rencontre de l'essentiel de l'autre 17
Françoise Caron

Pair-aidance : sur le chemin de l'essentiel 18
Alain Bonnami

Trois questions à Jean-Baptiste Hibon 19
Brigitte Martin

Fin de vie : le discours inaudible 20
Didier Sicard

L'éco-frugalité, quèsaco ? 21
Élisabeth Mesnil

L'art contribue à notre progrès 22
Véronique Legros-Sosa

Un projet personnalisé pour répondre aux besoins 23
Martine Sémété

La vie de la Fédé 24

Des ados franco-syriens en séjour d'immersion 24
Estelle Meunier

Un guide pratique pour développer le bénévolat 25
Isabelle Rousselet

Bulletin d'abonnement 25

Leur parole nous éclaire 26

Le travail, ça donne le moral 26
Esma

La page culture 27

Le portrait 28

Sœur Nathanaëlle 28
Brigitte Martin

Edito

L'hiver s'installe. La nature endormie et les arbres dénudés nous invitent à l'introspection. Loin de l'agitation de l'été, c'est le moment de s'interroger sur l'essentiel.

Les frimas sont redoutables pour les personnes sans-abri ou mal logées. Trouver un endroit chaud et confortable est une question de survie pour des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Offrir à tout être humain un toit, n'est-ce pas un enjeu essentiel pour une société prétendument civilisée ?

Mon essentiel, notre essentiel, votre essentiel, l'essentiel… sont évoqués tour à tour dans les articles du dossier de ce ***Protest***e de fin d'année. Nous n'avons pas la prétention de les avoir absolument définis. Car l'essentiel nous échappe, comme les papillons esquivent le filet, jusqu'à ce que survienne la dernière heure, nos ultimes instants, lorsque nous ne pouvons plus nous dérober.

La seule chose que nous apprend la mort est qu'il est urgent d'aimer[1].

En cette période de célébration de la naissance de Jésus, n'est-il pas opportun de se rappeler l'impératif exprimé par le Maître lors de son dernier repas ? « *Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres*[2]. »

Malgré le froid et les épreuves de la vie, si nos cœurs restent ouverts, y compris à toutes celles et tous ceux que nous ne connaissons pas, nous pouvons espérer préserver l'essentiel. C'est dans l'intérêt de tous.

Bonne fin d'année à toutes et tous.

Charlotte Lemoine,
déléguée générale de la FEP

[1] Éric-Emmanuel Schmitt, *L'Évangile selon Pilate*, Albin Michel, Paris, 2000.
[2] Jean 13.34-35.

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante
www.fep.asso.fr – 47, rue de Clichy 75009 Paris – Tél. 01 48 74 50 11 – Fax 01 48 74 04 52
ISSN : 1637-5971. Directrice de la publication : Isabelle Richard. Directrice de la rédaction : Charlotte Lemoine. Rédactrice en chef : Brigitte Martin. Membres du comité de rédaction : Françoise Caron, Florence Daussant-Perrard, Nadine Davous, Brice Deymié, Taieb Ferradji, Marc de Maistre, Denis Malherbe, Marion Rouillard, Didier Sicard. Relecture : Florence Collin. Photos : Pierre-Marie Achard, Julien Hélaine, Istock, La Fabrique NOMADE, Charlotte Lemoine, Ghislain Pateux (association Coste), René Vezin. Couverture : Morgane Lemoine. Maquette : Celka. Imprimeur : Marnat. Prix au numéro : 9,50 €.

Cent bougies pour l'ACO

L'Action chrétienne en Orient[1] est née à l'initiative du pasteur alsacien Paul Berron. Alors qu'il est citoyen allemand, la Première Guerre mondiale l'envoie en Syrie ; en qualité d'aumônier, il ne prend pas part aux combats mais est bouleversé par la misère dont sont victimes les rescapés arméniens du génocide perpétré par l'Empire ottoman.

À la fin de la guerre, l'Alsace redevient française et la Syrie passe sous mandat français. Paul Berron fonde l'ACO en 1922 à Strasbourg et l'œuvre s'implante à Alep en Syrie. Elle partage l'Évangile et s'engage concrètement en faveur des Arméniens. Un centre est créé à Alep où plusieurs femmes missionnaires sont envoyées ; elles collaborent avec des pasteurs des Églises protestantes arméniennes. Rapidement, l'œuvre touche les personnes de langue arabe et assyrienne, en Syrie, mais également au Liban, puis en Iran et en Égypte.

L'ACO soutient aujourd'hui des projets dans l'éducation, la santé, la solidarité, la résolution des conflits, la formation théologique et la vie d'Église. Minoritaires, les Églises protestantes au Moyen-Orient rayonnent par leur témoignage, leurs œuvres, leurs convictions, leur souci des relations œcuméniques, leur dialogue avec l'islam et les minorités religieuses de la région.

Sous le thème *Un avenir d'espérance*, le centenaire de l'ACO, à Strasbourg et Paris, début octobre, en présence de témoins de Syrie, du Liban, d'Iran, des Pays-Bas et de Suisse, a confirmé la foi de l'ACO en un avenir pour les chrétiens en Orient.

« *Nous sommes aux côtés des Églises protestantes orientales pour qu'elles puissent continuer à témoigner et œuvrer avec espérance au milieu même des graves crises qui touchent leurs sociétés* », a indiqué Mathieu Busch, directeur de l'ACO.

Des missionnaires de l'ACO dans un camp de réfugiés arméniens à Alep, dans les années 1920.

[1] ACO, 7, rue du Général-Offenstein 67100 Strasbourg, www.action-chretienne-orient.fr

Une collecte pour ~~mon anniversaire~~ les personnes âgées

Votre mère assure qu'elle n'a besoin de rien pour Noël ; vous ne savez pas quoi demander pour votre anniversaire ; vous allez vous marier et vous avez déjà tout… et si vous lanciez une collecte pour lutter contre l'isolement des personnes âgées ? Le principe est simple, il fallait y penser. Les Petits Frères des pauvres l'ont fait.

Depuis quelques mois, sur le site de l'association, vous pouvez choisir un moment de vie, un défi sportif, l'hommage à un être cher… tous les prétextes sont bons pour fédérer vos proches autour d'une belle action solidaire. En quelques clics[1], vous choisissez un titre, expliquez en quelques mots vos motivations, ajoutez une photo, partagez… et le tour est joué ! Vous voilà prêts à collecter des dons pour soutenir le grand âge esseulé. « *Nous mettons les outils technologiques à la disposition des donateurs, ils gèrent leur collecte en toute autonomie. Les fonds collectés sont intégralement affectés à nos actions de lutte contre l'isolement des personnes âgées démunies : sorties, aide matérielle, hébergement temporaire, vacances…* » précise Rodin Munganga, responsable communication et marketing numérique des Petits Frères des pauvres.

Les opérations qui ont le plus de succès sont celles *in memoriam* ; la vie peut être solidaire jusqu'au bout. Depuis 2021, quarante-trois collectes ont déjà été lancées et quarante-six mille euros récoltés. La cagnotte de Marie-Laure et Jean-Baptiste abrite déjà onze mille neuf cent quatre-vingt-cinq euros. Une petite phrase aura suffi : « *Pour que notre mariage soit aussi l'occasion d'aider les personnes âgées isolées, particulièrement affectées cette année. Merci !* »

[1] https://collecter.petitsfreresdespauvres.fr/

La Fabrique NOMADE ou l'art de promouvoir l'expertise des artisans migrants

Tout commence lorsqu'Inès Mesmar découvre, à l'âge de trente-cinq ans, que sa mère était brodeuse dans la médina de Tunis avant d'émigrer en France, quarante ans plus tôt. Nous sommes en 2015, la jeune diplômée en ethnologie et management travaille dans un grand groupe parisien.

Quand Inès Mesmar apprend que sa mère a dû renoncer à son métier en arrivant en France, comme bon nombre de personnes migrantes, elle est bouleversée. Combien de personnes ont ainsi « oublié » une partie d'elles-mêmes dans leur pays ? Combien ont accepté un emploi par défaut en France pour subvenir à leurs besoins ?

Inès Mesmar mène l'enquête auprès de centres d'accueil pour réfugiés et migrants : Kim, brodeuse au Vietnam, est caissière en France ; Ali, menuisier afghan, agent d'entretien ; Shammim, brodeur au Bangladesh, pizzaiolo… « *J'ai pris conscience de la violence de la migration : la rupture du parcours professionnel, l'effacement de soi, la perte de repères et les difficultés à faire valoir ses compétences en France.* »

Un levier d'intégration pour les artisans migrants

Moins d'un an plus tard, Inès Mesmar fonde La Fabrique NOMADE. L'urgence est à promouvoir l'insertion professionnelle des artisans migrants et réfugiés en France. « *J'ai eu l'intime conviction que si on permettait à ces artisans de développer leurs compétences et d'être reconnus pour leur savoir-faire, ce serait un formidable levier d'intégration* », explique la jeune femme, soucieuse de contribuer à une société plus juste, où chacun trouve sa place.

Inès Mesmar est convaincue qu'il faut valoriser les compétences qui arrivent sur notre territoire, qu'elles constituent une opportunité de développement économique pour la France. La diversité est une richesse, une source d'innovation et de créativité pour les entreprises et les marques de mode et de design.

Une formation certifiante

La Fabrique NOMADE crée une formation certifiante aux métiers d'art. Elle travaille en collaboration avec des structures d'hébergement et l'Office français de l'immigration et de l'intégration. Les stagiaires apprennent à valoriser leur expertise et à l'adapter au marché français, font des stages en entreprise, rejoignent des réseaux professionnels, améliorent leur niveau de langue. Inès Mesmar frappe à de nombreuses portes. Des maisons de luxe et grandes marques s'engagent à ses côtés dans une démarche vertueuse, inclusive et durable : LVMH, Chaumet, Céline, Repossi…

La Fabrique NOMADE répond aussi aux besoins d'un nombre important de couturiers réfugiés, alors que le secteur du textile a du mal à recruter partout en France. Son atelier d'insertion textile propose une formation technique, des cours de français ciblés, un accompagnement individuel, une découverte du secteur économique et le développement d'un réseau professionnel. 76 % des artisans formés à La Fabrique NOMADE en 2021 se sont insérés sur le marché du travail, dont 83 % *via* le salariat.

« *Notre travail permet aux artisans de reprendre leur métier, de trouver leur juste place dans la société et, surtout, de donner un nouveau sens à leur vie après l'exil* », se réjouit Inès Mesmar. Ablaye travaille maintenant chez Kenzo ; Katayon Atayi a été embauchée chez Dior et Abou a restauré un hôtel particulier classé monument historique.

Brigitte Martin

Hassan Ait El Haj, né au Maroc, est bijoutier depuis l'âge de seize ans. Arrivé en France en 2016, il a travaillé chez Carglass avant de suivre la formation Métiers d'art de La Fabrique NOMADE en 2020. Aujourd'hui, Hassan est bijoutier à l'atelier Bleu platine.

Une passerelle en béton vers la vie d'adulte

À la maison d'enfants La Châtaigneraie, à Ottignies-Louvain-la-Neuve (Belgique), il n'a fallu que quelques heures pour ériger un nouveau bâtiment destiné à des jeunes promis à une vie plus autonome.

Rentrer de l'école et trouver à son adresse habituelle une maison flambant neuve là où, le matin même, se dressait un cabanon en bois : cette expérience insolite, les enfants de La Châtaigneraie, une maison d'enfants située à Ottignies-Louvain-la-Neuve, en Belgique, l'ont vécue. En quelques heures, quatre modules préfabriqués d'une vingtaine de tonnes chacun ont été déchargés de leur camion, déplacés par une grue, puis assemblés pour former une belle habitation. Les bénéficiaires de la nouvelle construction sont les ados les plus âgés de la maison, appelés à prendre leur autonomie et à s'émanciper de certains réflexes acquis pendant leur passage à La Châtaigneraie.

La nouvelle maison pour les jeunes de la Châtaigneraie a été construite en un jour !

Des enfances malmenées

Quatre des cinq studios d'insertion ont été immédiatement occupés. « *Depuis des années, nous désirions aider nos jeunes à prendre leur envol d'une façon graduelle* », commente Benoît Henreaux, directeur de la maison d'enfants. Les enfants de La Châtaigneraie ont été blessés physiquement ou psychiquement par un environnement familial confronté à des problèmes d'addiction, de maladie mentale, de prostitution, d'emprisonnement, etc. « *Avec un tel vécu, il n'est pas question de les abandonner, lorsque leur majorité se rapproche.* »

Le cercle vertueux des appels aux dons

Lorsqu'elle s'est lancée dans l'aventure, La Châtaigneraie disposait déjà du terrain. Il lui a toutefois fallu trouver les fonds nécessaires pour ériger le bâtiment. Une bonne vingtaine d'entreprises donatrices ont répondu présentes. « *Dès que nous avons eu des promesses de dons suffisantes pour honorer la moitié du budget total*[1]*, l'effet d'entraînement a pleinement joué. Les nouveaux donateurs se sont sentis en confiance et nous ont rejoints. Pour les meubles des studios j'ai vu, sur le site de la Fondation Roi-Baudouin, l'appel du Fonds IKEA dans le cadre d'actions de solidarité Covid-19. Nous avons introduit un dossier de candidature et notre projet a été sélectionné. Le soutien du Fonds nous a permis de financer l'acquisition du mobilier de toute la maison* », relate Benoît Henreaux.

Une autonomie balisée

Matteo (prénom d'emprunt), dix-neuf ans, étudiant en comptabilité dans un établissement à quelques kilomètres de là, a passé neuf années de sa vie à La Châtaigneraie avec son petit frère. Il fait partie des premiers occupants du nouveau bâtiment et adore sa nouvelle vie. Selon le règlement intérieur, il doit assumer, comme ses co-résidents, le lavage de sa vaisselle et de son linge, la propreté de sa chambre, ses démarches administratives et médicales et, bien sûr, le respect des horaires scolaires. S'il décide d'inviter des amis pour une fête, il doit obtenir l'accord préalable des autres occupants. Et s'il veut rendre visite à son frère, il lui suffit de se rendre dans la maison voisine. Chaque occupant en autonomie rencontre l'équipe éducative une fois par semaine.

« *Cette solution de logement répond à la demande de jeunes qui ont très peu de moyens financiers, souligne le directeur. Nous l'avons échappé belle : la construction a pu se terminer juste avant la flambée du prix des matières premières et notre contrat d'approvisionnement en gaz, basé sur un prix fixe établi fin 2021, court jusqu'en 2024 !* »

Philippe Lamotte

[1] Deux cent soixante-quinze mille euros.

Psychoboxe : une thérapie à prendre avec des gants

L'association Coste, à Nîmes, membre de l'Union associative AUSIRIS, héberge, accompagne et soigne des personnes présentant des difficultés d'adaptation sociale. Elle gère notamment une maison d'enfants à caractère social et s'appuie sur des pratiques thérapeutiques innovantes.

Depuis 2019, nous développons de nouveaux projets au sein de notre association, notamment dans le domaine thérapeutique, à partir des innovations expérimentées sur le terrain. La psychoboxe est l'un d'entre eux. Notre association a gardé une culture du soin, liée à son histoire. Notre préoccupation demeure de savoir comment accompagner au mieux les jeunes.

Une pratique de soin marginale

La psychoboxe est un dispositif thérapeutique original, né de la Protection judiciaire de la jeunesse et fondée par Richard Hellbrunn, à destination des auteurs ou des victimes de violence. C'est une approche thérapeutique éprouvée, mais qui reste peu pratiquée dans les institutions. Nous l'utilisons massivement avec les jeunes que nous accueillons, à partir de onze ans.

La mise de gants dure trois à quatre minutes, pas plus. Les frappes sont atténuées pour atteindre un niveau de sécurité optimal et permettre un travail sur soi. Les règles sont très précises, il ne s'agit pas d'un combat de boxe, d'un défouloir. La mise de gants est suivie d'un temps de verbalisation avec les psychoboxeurs (une psychologue et un travailleur social), nourri par ce que cette mise en scène de combat a pu réveiller. Des mots sont mis sur les situations de violence vécues ou subies. La séance dure environ une demi-heure.

La psychoboxe est un dispositif thérapeutique original proposé par l'association Coste à Nîmes.

L'adhésion des jeunes est bien sûr indispensable pour cette approche de soin. Certains abandonnent en cours de route, la plupart vont jusqu'au bout et dépassent leur histoire. On a des retours très positifs des jeunes, des travailleurs sociaux et des parents.

Un besoin de financement

L'an dernier, nous avons assuré cent soixante-dix séances de psychoboxe, avec les enfants de la Mecs et certains mineurs non accompagnés que nous accueillons, mais aussi avec des personnes extérieures, à la demande d'autres institutions.

Si ces séances sont prises en charge pour les enfants et les jeunes que nous accompagnons dans le cadre du financement accordé par le conseil départemental du Gard, par les institutions extérieures qui nous sollicitent ou sur les fonds associatifs, nous souhaitons aujourd'hui ouvrir plus largement ces thérapies. Nous avons donc besoin de financements pour rémunérer les salariés détachés sur cette approche de soins.

Nous proposons aujourd'hui des séances à des personnes qui ne sont pas accompagnées par l'association Coste, des enfants d'Itep[1], de la PJJ[2] ou suivis par l'ASE[3], moyennant une participation. Notre objectif est aujourd'hui de nous ouvrir au grand public.

Nous disposons à ce jour de dix psychoboxeurs formés qui interviennent ponctuellement.

Nous proposons aussi, en partenariat avec l'IFME[4] de Nîmes, trois formations. Elles nous permettent de récupérer des financements pour ouvrir les séances au maximum de personnes puisque, pour le grand public, nous modulons la tarification en fonction des revenus.

Florent Bril, directeur de l'association Coste

[1] Dispositif des Instituts thérapeutiques éducatifs et pédagogiques.
[2] Protection judiciaire de la jeunesse.
[3] Aide sociale à l'enfance.
[4] Institut de formation aux métiers éducatifs.

La Frat' de Saint-Nazaire a cent ans

La Fraternité de Saint-Nazaire est une vieille dame qui a connu, comme toutes les associations, des hauts et des bas. Elle a eu une période très faste après la Seconde Guerre mondiale ; depuis cinq ans, elle renaît.

La Frat' de Saint-Nazaire a organisé sa première fête de quartier à l'occasion de ses cent ans.

Nous sommes installés en plein centre-ville de Saint-Nazaire, dans les bâtiments de cinq cents mètres carrés reconstruits après la guerre, dont une grande salle polyvalente. Nous faisons partie du patrimoine local.

Un accueil de jour

Avec quatre-vingt-dix bénévoles et deux salariés, nous accueillons sans condition les personnes qui vivent dans la rue, sont en rupture sociale ou se sentent isolées. Notre Soli'déj[1] attire tous les matins une cinquantaine de personnes. Elles peuvent bénéficier d'un espace douche, d'un accès téléphone et Internet, d'une laverie, d'une aide alimentaire, d'un vestiaire d'urgence et de conseils administratifs. Nous avons également un pôle santé, une permanence psychiatrique et un groupe « Écoute et prière ». Toutes les personnes qui viennent à la Fraternité sont membres de l'association.

Notre rôle n'est pas de nous substituer aux services sociaux mais d'aller, avec l'aide de nos partenaires associatifs, chercher les personnes les plus éloignées des dispositifs sociaux pour leur permettre de faire valoir leurs droits et de commencer une démarche d'insertion. Nous travaillons en partenariat avec la municipalité et les associations locales, l'État et le conseil départemental.

Un espace de vie sociale

Au printemps, nous avons inauguré un espace de vie sociale, agréé le 1er juillet par la Caf[2]. Pendant longtemps, la maison a été très ouverte sur Saint-Nazaire mais paradoxalement peu sur le quartier. Un diagnostic, partagé avec la municipalité, a révélé qu'il y avait un intérêt des habitants du quartier, demandeurs d'un lieu pour se rencontrer. On pensait que l'accueil de jour suscitait des réticences, ce n'est pas le cas. La mixité sociale est l'un de nos objectifs et fonctionne plutôt bien. Nous devenons la maison de quartier du centre-ville. Un animateur socioculturel à temps plein rejoindra l'équipe en janvier.

Cet espace de vie sociale propose des activités culturelles, ludiques, sportives, des concerts… mais également des cours de français pour deux cents personnes réfugiées. Le Café-fraté du vendredi rassemble les habitants du quartier. Nous projetons de créer de nouvelles activités pour développer ce que la Caf appelle « *le pouvoir d'agir des habitants* ». Avec l'aide des salariés et les moyens dont nous disposons, les personnes peuvent construire leur projet.

Auprès de tous nos interlocuteurs, nous sommes clairement une association d'inspiration protestante. Nous avons un lien étroit avec la paroisse qui est hébergée dans nos locaux et dont les membres sont très actifs au sein de la Fraternité. Notre spiritualité passe d'abord par la rencontre avec l'autre et la reconnaissance de ses difficultés. La proclamation de l'Évangile vient après, éventuellement, dans les discussions.

Pour les cent ans de la Fraternité, nous avons organisé notre première fête du quartier avec de nombreuses animations et un grand repas confectionné par les personnes réfugiées. Nous sommes très fiers de cette mixité sociale ; quand les habitants du quartier et les SDF se côtoient, c'est une victoire. Quand les personnes accueillies au Soli'déj deviennent bénévoles et servent le matin, c'en est une autre. C'est très fort, c'est le début de l'insertion.

Pierre Lepetit, président de la Fraternité de la Mission populaire à Saint-Nazaire,
propos recueillis par **Brigitte Martin**

[1] Petit déjeuner solidaire.
[2] Caisse d'allocations familiales.

Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice

Les années de l'épidémie de Covid et les confinements successifs nous ont donné l'occasion de nous interroger ensemble sur ce qui était « essentiel » pour nos vies.

Bien entendu, chacun a proposé « son » essentiel et, finalement, ce sont les autorités politiques qui ont tranché. Cet essentiel était de garder notre corps en bonne santé physique. La Bible propose une autre voie.

La logique de ce royaume nous échappe

Dans le grand discours programmatique de Jésus appelé *Sermon sur la montagne*, dans l'Évangile de Matthieu, il est écrit : « *Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez, ni, pour votre corps, de ce dont vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement*[1] ? » Jésus fait ensuite remarquer que l'observation de la nature nous révèle une harmonie sans conscience explicite des éléments qui la composent. Il nous demande de faire comme « *les lis des champs et les oiseaux dans le ciel* » et d'attendre de Dieu qu'il réponde à nos besoins premiers. L'essentiel pour l'homme est, selon Jésus-Christ, de « *chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice* » et ensuite « *toute chose vous sera donnée en plus*[2] ».

Jésus ne définit pas ce qu'est le royaume de Dieu ; pourtant, c'est un thème central de sa prédication. Pour en parler, il utilise souvent des paraboles et invite son auditoire à entrer dans le récit pour saisir la réalité de ce royaume. Par bien des aspects, ce royaume est en décalage avec nos critères. Ainsi, le royaume de Dieu est comparé à un patron qui paie autant l'ouvrier qui a travaillé douze heures que celui qui a travaillé une heure ; à un père qui accueille comme un roi son fils cadet qui a dilapidé sa fortune, et laisse en marge de la fête son fils aîné droit et fidèle ; à un homme qui organise un grand repas et, face au désistement de ses invités, finit par forcer des quidams à remplir sa maison. Le royaume est aussi comparé à un serviteur avisé qui escroque son maître et se fait étonnamment féliciter pour son habileté.

Souvent, la logique de ce royaume nous échappe et la justice de Dieu nous paraît injuste, ou tout au moins contredire nos références en la matière.

Que signifie « chercher » ce royaume ?

Le royaume est-il ici, dans le présent de la prédication du Christ ou dans le futur tel une promesse ? Est-il, comme l'affirment de nombreux théologiens, en tension entre un ici et maintenant et une perspective éternelle ou infinie ? Faut-il, pour le chercher, renoncer au monde matériel pour ne s'occuper que de choses spirituelles ? Et enfin, l'Église a-t-elle quelque chose à voir avec le royaume de Dieu ?

Je ne peux chercher le « *royaume de Dieu et sa justice* » sans me poser toutes ces questions et tenter d'y répondre. J'en arrive à la conclusion que la recherche du royaume ne conduit pas nécessairement à sa découverte car, comme le laissent entendre les paroles du Christ, le royaume ne se trouve pas mais il s'éprouve.

Cet essentiel n'est donc pas à acquérir mais à vivre, à la fois en contradiction avec le monde qui nous entoure et dans la conscience de notre besoin de justice. En aimant, en pardonnant, en cessant de juger, en se montrant compatissant, chacun peut expérimenter cette justice, en être à la fois l'instrument et le bénéficiaire, et échapper, du même coup, à tout jugement qui ne serait que rétribution équitable du bien et du mal.

Là est un essentiel du royaume.

Brice Deymié, pasteur de l'Action chrétienne en Orient à Beyrouth

Jésus le professeur, mosaïque, basilique de Santa Pudenziana à Rome.

[1] Évangile de Matthieu 6.25.
[2] Évangile de Matthieu 6.33-34.

À la recherche de l'essentiel

La subjectivité de l'essentiel

Il ne s'agit pas d'édicter ni de définir ce qui est essentiel, mais de valoriser l'actualité, de poser quelques jalons de reconnaissance d'une sagesse humaine immémoriale. Chaque « moi » peut ressentir la nécessité de se reconnaître à ce qui est essentiel à ses yeux. Ce mouvement advient à la façon d'une attente malgré tout, d'une invocation de ce sur quoi on compte quand tout ce qui compte s'estompe.

Au seuil de nous écouter les uns les autres à travers les pages de ce dossier, souvenons-nous de quelle façon nos voix se tournent vers l'essentiel dans le chant biblique : « *Mon âme espère et j'attends…* » Chacun dit d'abord ce qu'il entend par l'essentiel : des voix singulières[1] cherchent ce qui importe le plus aujourd'hui, dans la coexistence avec les proches, les amis, les gens, voire dans le monde ou sur terre, c'est-à-dire pour l'humain.

Les contributions du dossier amplifient cette quête intime du meilleur, du plaisir, de la paix, en la faisant résonner dans des situations dont les auteurs témoignent : la vie quotidienne de l'entraide, des traversées du difficile, et jusqu'aux limites de la vie, où nous ne pouvons laisser le droit de mourir se substituer à la sollicitude.

L'essentiel est subjectif et bénéfique

L'essentiel est tout à fait subjectif d'abord, tout à fait bénéfique envers et contre tout. Il dépend de situations vécues, partagées, et il est déclaré tel par celle ou celui qu'il concerne et qui y aspire. C'est sans doute par cette intimité sensible que la santé, le bien-être sont fréquemment évoqués par des voix d'acteurs engagés. On y aspire pour l'autre comme pour soi. L'on entend ici un refus actif : le retournement de l'insatisfaction en mobilisation pour ce qui compte plus que tout. Ceux qui témoignent dans ces pages résistent aux limites des ressources technologiques et financières, des savoirs les plus impressionnants : ils résistent en connaissance de cause dans la proximité avec l'autre. À cette échelle du proche et de la mobilisation pointent la valeur et l'échelle de l'essentiel : cela se passe dans l'existence.

Dans la tradition protestante, Søren Kierkegaard est un jalon déterminant de la pensée de l'existence. Revenons-y en le situant entre ce qu'il conteste – la tradition cartésienne – et une relecture plus récente, au prisme de la tradition prophétique. Ce passage permettra de relier la modernité avec l'immémorial de la parole biblique, de souligner la persistance récurrente, toujours actuelle, de la sagesse humaine : ce savoir intime que quelque chose hors de nous fait l'humain, dans les limites mêmes de chaque existence et de toute connaissance.

[1] Rapportées dans le micro trottoir de la page 11.
[2] Søren Kierkegaard, *Post-scriptum aux miettes philosophiques* (1846), in *Œuvres complètes*, t. 11, éditions de l'Orante, Paris, 1966-1986.

Toute connaissance essentielle concerne l'existence

Kierkegaard affirme[2] : « *Toute connaissance essentielle concerne l'existence ; en d'autres termes, la connaissance qui se rapporte essentiellement à l'existence est seule une connaissance essentielle.* » Il rapporte le critère de la connaissance à l'échelle ordinaire de l'existence. Et il caractérise une difficulté essentielle de cette existence par une étrange comparaison : « *Dieu ne pense pas, il crée ; Dieu n'existe pas, il est éternel. L'homme pense et existe, et l'existence disjoint la pensée et l'être, elle les tient l'un hors de l'autre dans la succession.* » Les sciences contemporaines auront du mal à le suivre, pourtant il fonde ainsi la connaissance. Et cela heurte sûrement le sens commun de l'objectivité rationnelle. Cependant, quand la science échoue à guérir ou quand la politique bascule dans la guerre, nous savons que l'essentiel nous tire vers la persistance à rester les uns auprès des autres. Kierkegaard s'oppose radicalement au règne de la rationalité : la science et la technologie les plus avancées sans rapport structurel avec l'existence ne sont pas connaissance digne de ce nom.

Mais la pointe, difficile, de son argument contre Descartes tient à la disjonction entre l'être et la pensée : pas de « je pense donc je suis[3] ». Dans le mouvement humain d'exister, d'un côté, je pense, de l'autre, je suis. Cette disjonction dynamique fait de l'existence un mouvement irrépressible : la vie va en moi. Or, je connais cela, écrit Kierkegaard, en me comparant à l'éternité de ce qui m'est le plus étranger et inaccessible. Dieu est, c'est-à-dire n'est pas dans l'existence, ne pense pas pour créer (ce n'est pas un·e architecte). Dieu est une puissance créatrice dont je ne peux pas dire qu'elle existe, comme moi j'existe. Dieu est ce que je ne suis pas.

Quel est le rapport entre cette argumentation et l'essentiel de l'existence ? Quel impact a le refus de réduire la science à l'objectivité rationnelle dans nos façons d'exister humainement ? Il faut revenir au ras de l'existence pour le saisir. Et c'est un lecteur passionné de Kierkegaard, Léon Chestov, qui le fait : « *L'homme pense mal s'il accepte ce qui lui a été donné* [...] *comme une chose irrémédiable.* » Il y a un point commun possible entre la connaissance et l'existence : c'est le mouvement essentiel de refuser l'état donné des choses – que nous avons lu d'emblée dans ce dossier.

Clamer l'aspiration qui fait revenir à l'essentiel

En 1936, ce philosophe juif russe (né à Kiev en 1866) publie à Paris une réflexion sur « la philosophie existentielle » de Kierkegaard[4]. Il la sous-titre de la parole du prophète Ésaïe (40.3), « *une voix clame : dans le désert...* ». Par cette apposition inattendue, Chestov pousse la pensée de Kierkegaard vers notre capacité de réagir, de choisir. Choisir se fait à la plus petite jonction entre « je suis » et « je pense ». On mûrit un choix, on peut l'argumenter, mais on ne le pose que dans le mouvement d'exister. Et cela ressemble à l'effet de l'essentiel qui nous tourne vers ce qui compte le plus par ou dans le rapport aux autres.

Pour Chestov, le refus de la souveraineté de la raison renvoie à l'essentiel de la liberté : celle d'Abraham qui part au-devant d'une promesse. L'acte décisif est de refuser « *l'irrévocable* », comme si on répondait à un appel essentiel, hors de soi. On ne déduit pas ce qui compte le plus à partir d'un raisonnement logique « *indifférent* », « *général* », écrit Chestov. Ce serait se renier soi-même, renier la singularité de la condition de vivre.

C'est un combat « *de l'âme* » que de refuser notre « *disposition* » à tenir pour vrai ce que la raison tient pour évident, n'apportant qu'un « *semblant de consolation* ». Chestov parle de la lutte intime pour recouvrer ce à quoi l'âme aspire. Quelles que soient les conditions sociétales et historiques dans lesquelles nous existons en connaissance de cause, le moment où chacun revient à l'essentiel est un moment d'impulsion prophétique : comme on entend, « *dans le désert* [...], *la voix* [qui] *clame* » l'essentiel décisif. Chestov attire notre attention sur une liberté comme capacité à écouter la parole biblique. C'est dans un tel rapport, irréductible au seul raisonnement, que l'existence subjective constitue le critère essentiel, la mesure de toute valeur.

Avoir rappelé ici cette mise en rapport répétitive de la Bible et de la philosophie permet de percevoir quelque chose : l'essentiel est plus décisif que l'éthique, qui vient toujours trop tard. Face à l'irrationnel des choses, des maux, des actes destructeurs, la raison seule est impuissante.

Revenir à l'essentiel, c'est repartir de la vie courante, choisir la voix, le rêve qui mobilisent pour tenir face à l'intenable, le traverser ou accompagner sa traversée. Chaque fois que faire se peut.

Isabelle Ullern, doyenne de la Faculté libre d'études politiques (FLEPES), directrice de l'organisme de formation de l'association Initiatives (Paris Sud – Montpellier)

> *J'espère en l'Éternel, mon âme espère et j'attends sa promesse. Mon âme compte sur le Seigneur plus que les gardes ne comptent sur le matin.*
>
> (Psaume 130.5-6)

[3] Médité par Descartes dans plusieurs de ses essais pour fonder la connaissance.

[4] Léon Chestov, *Kierkegaard et la philosophie existentielle. Vox clamantis in deserto* (1936), Vrin, Paris, 1998.

Et pour vous, c'est quoi, l'essentiel ?

Sortir avec ses amis, profiter de ses amis, c'est vraiment l'essentiel pour moi en ce moment.

La santé, la santé c'est essentiel, parce que sans la santé on peut rien faire.

La musique, pour moi ; je joue de la guitare, je chante, ça me divertit, ça me fait plaisir, ça fait passer le temps aussi.

L'authenticité, revenir au vrai, je suis pas bio mais revenir au vrai chez l'humain, c'est ce qu'il y a de mieux.

Garder la tête haute.

Ce qui essentiel pour moi, c'est de bien manger, de bien pouvoir se loger et de profiter de la vie.

Le climat, c'est très important aujourd'hui, je crois.

La santé parce que sans la santé, on peut pas faire grand-chose.

Des copains et de quoi faire une bonne soirée avec une petite bouteille de rouge, de quoi cuisiner et des jeux de société.

L'essentiel pour moi aujourd'hui, c'est de profiter de mes vacances, d'avoir des temps off et de pouvoir voir mes amis que je n'ai pas vus depuis longtemps.

Trouver un travail avec un bon salaire permettant de subvenir aux besoins des enfants et de nous-mêmes également.

L'essentiel pour moi, c'est d'avoir la santé.

L'essentiel ? C'est la santé.

L'amour, ma famille, mes enfants, mon conjoint, mes parents, la paix sur Terre et que tout le monde soit content.

Le bien-être.

L'essentiel, pour moi, c'est la famille.

L'essentiel pour moi, c'est de bien s'entendre avec les gens.

La santé physique et psychologique pour mes proches et pour moi-même, et pour la population du monde entier. Et aussi la sérénité, la paix intérieure, la sagesse.

Micro-trottoir réalisé fin juillet à Paris et à Strasbourg, extraits. Dans le nuage de mots, ceux qui ont été le plus souvent mentionnés apparaissent plus gros.

Nous sommes un, corps et âme

« *Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ?* » Cette question que pose à Dieu l'auteur du Psaume 8 ne cesse de hanter les humains. Qu'est-ce que l'homme ? Corps, âme, esprit : quelles relations entretiennent ces trois entités ? L'une a-t-elle plus de valeur que les autres ?

Nous sommes les héritiers de divers courants de pensée. La philosophie platonicienne, considérant l'âme comme prisonnière du corps, a introduit l'idée d'une dichotomie entre corps et âme. Pour la pensée hébraïque, le mot que l'on traduit par « âme » désigne la personne tout entière, la vie. Ainsi, dire « mon âme », c'est presque dire « je ». La religion chrétienne, quant à elle, a parfois dévalorisé le corps, considéré comme impur, lié au péché, et par conséquent suspect et méprisé.

Sauver la vie ne se réduit pas à sauver le corps

Aujourd'hui, nous redécouvrons la nécessité d'être attentifs aux perceptions de notre corps, d'en prendre soin. Mais qu'en est-il de la dimension spirituelle de notre être ? L'exemple récent de la pandémie est assez éclairant à ce sujet : l'urgence fut de « sauver des vies », une préoccupation légitime mais qui amena à négliger la dimension relationnelle des êtres.

La formule « sauver des vies » vient questionner tant le mot « sauver », avec son inévitable écho au vocabulaire religieux, que le mot « vie », employé ici dans le sens de « rester en vie ». Le philosophe Olivier Rey rappelle que le dictionnaire de l'Académie française, dans ses quatre premières éditions[1], donnait pour sens du mot vie : « l'union de l'âme avec le corps » alors que dans l'édition de 1935, la vie devient : « l'ensemble des phénomènes et des fonctions essentielles se manifestant de la naissance à la mort et caractérisant les êtres vivants[2] ». La vie se réduit dès lors à une définition purement biologique. La vie dans sa matérialité aurait-elle paradoxalement concentré sur elle la dimension du sacré, au point que « sauver la vie » se réduirait à « sauver le corps » ?

N'aurait-on pas quelque peu oublié aujourd'hui la dimension spirituelle de l'humain, sa quête de sens, sa capacité de se construire en lien avec les autres et de maintenir son identité contre vents et marées par le fait de se raconter, de mettre sa vie en récit ? Que faisons-nous pour notre être intérieur, notre désir de vivre une vie qui ait du sens, notre paix et notre joie profonde ? Prenons-nous soin de l'essentiel, qui est invisible pour les yeux ?

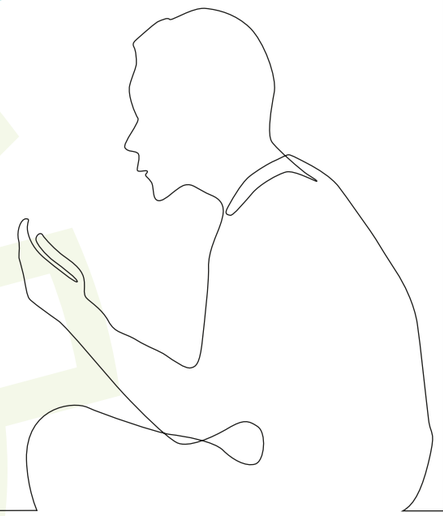
Qu'est-ce qui nous rend vivants ?

Au livre de la Genèse, l'homme (*Adam*) est tiré de la terre (*adamah*), puis il reçoit le souffle divin. Et c'est alors qu'il devient véritablement vivant. Nous sommes terre et ciel, corps et âme, tour à tour ramenés à notre condition de « terriens » et traversés par des aspirations à nous dépasser, des désirs de liberté, d'amour, de fraternité. C'est tout cela qui fait notre identité dans sa complexité et sa richesse, et qui trace le fil rouge de nos vies malgré failles et ruptures. La vie dans toutes ses dimensions, affective, sentimentale, relationnelle, sociale, spirituelle, est beaucoup plus que le fait d'être en vie.

> *Nous sommes terre et ciel.*

Pour Jésus, le verbe « sauver » revêt toujours une double dimension : guérir le corps mais aussi la personne tout entière, en lui permettant de reprendre sa place dans la communauté humaine. Un regard qui voit vraiment les êtres, une parole qui relève, un geste qui remet en marche ne sont-ils pas autant de façons de permettre le retour à une vie pleine et entière, en un mot, de véritablement « sauver des vies » ?

Christine Renouard, Église protestante unie de France



[1] 1694, 1718, 1740, 1762.
[2] Olivier Rey, *L'Idolâtrie de la vie*, « Tracts », n° 15, Gallimard, Paris, 2020, p. 35.

Répondre à sa vocation

À l'approche d'une nouvelle étape de sa vie, un départ en retraite en ce qui me concerne, il est bien utile de regarder en arrière et de voir ce qui a été essentiel pour soi…

Enfant d'officier de l'Armée du Salut, j'ai travaillé dans le secteur bancaire après mes études. Préoccupé par les situations difficiles des ménages surendettés et personnes isolées, j'ai fait de la gestion financière pendant sept ans. Quand l'Armée du Salut m'a sollicité, j'ai refusé. Je voulais poursuivre ma carrière dans la banque.

La vocation, un appel particulier de Dieu

Et puis, avec mon épouse, nous avons réfléchi et nous nous sommes dit que Dieu voulait peut-être nous voir prendre une autre route. Nous avons eu confirmation lors d'une prédication, par un pasteur anglais qui ne connaissait pas notre situation. Nous avons été énormément marqués par cet appel. J'ai pris la décision de quitter la banque et de travailler à l'Armée du Salut.

J'aime parler de vocation, bien plus que d'engagement. Quarante années plus tard, dont vingt-cinq en direction d'établissements, sept comme directeur des programmes pour le secteur jeunesse-handicap-dépendance et presque huit au poste de directeur général, je ne regrette rien. Au contraire, quand je regarde mon parcours au service de ceux qui souffrent, j'ai vraiment l'impression d'avoir eu une vie bénie. Je crois que c'est essentiel de répondre à sa vocation.

> *L'espérance est essentielle.*

Des valeurs essentielles

L'Armée du Salut prône des valeurs sur lesquelles j'ai bâti ma vie. L'inconditionnalité, par exemple : nous accueillons ceux que les associations ou professionnels ne prennent pas en charge, nous essayons de répondre aux problématiques des plus démunis, au plus près d'eux, dans la rue. Nous travaillons avec des professionnels et des bénévoles, mais aussi avec des personnes accueillies ; pour apporter une aide qualitative, on ne peut pas agir tout seul. La fraternité rejoint l'humilité, personne ne détient la vérité ; pour éviter de se tromper, mieux vaut avancer ensemble. L'espérance aussi est essentielle, pour redonner de l'espoir même à ceux qui sont en désespérance.

Sauvé pour servir

Les « s » de l'Armée du Salut, c'est d'abord « sauvé pour servir ». C'est un engagement fort pour nous, salutistes, d'être au service de notre prochain, de témoigner de notre foi en actes et en paroles. Comme le disait William Booth, Dieu peut vous accompagner toute votre vie alors que moi, je ne serai là que pour un temps. Bien sûr, le slogan « soupe, savon, salut » est toujours d'actualité, et plus encore avec le flux migratoire, la crise sanitaire et l'accroissement de la pauvreté en France. Si la formule est un peu plus moderne aujourd'hui – « secourir, accompagner, reconstruire » – l'objectif demeure : nourrir les plus démunis ; offrir une hygiène de vie à ceux qui n'ont rien et vivent dans des conditions inacceptables ; annoncer l'Évangile pour que tous puissent prendre conscience de l'amour de Dieu pour chacun.

Sur le plan humain, la santé et la famille sont bien sûr très importantes. Mais au-delà, je crois que l'essentiel est d'être un enfant de Dieu, utile à son service et fidèle à son appel. Notre Père nous soutient et nous guide, alors agissons avec force et reconnaissance. C'est le véritable sens d'une vie riche et accomplie.

Éric Yapoudjian, directeur général, Fondation de l'Armée du Salut

> *Vous saurez alors discerner les vraies valeurs, et vous serez capables de distinguer l'essentiel de l'accessoire et trouver, en toutes circonstances, la bonne manière d'agir.*
>
> (Philippiens 1.10, Parole vivante)

Les crises sont une chance

Jean-Luc Bernaud est professeur des universités en psychologie au CNAM[1] de Paris. Président de l'Association française de psychologie existentielle (AFPE), il mène des recherches en lien avec cette discipline pour accompagner au changement des personnes dans des transitions de vie.

Jean-Luc Bernaud, la psychologie existentielle est-elle une discipline nouvelle ?

La psychologie existentielle épouse l'histoire de la psychologie, dont les fondements ont à peu près un siècle. Elle a connu un essor après-guerre et s'est vraiment structurée au XXIe siècle avec des protocoles de recherche rigoureux et un développement des pratiques d'accompagnement. Elle est donc ancienne, même si, en France, on connaît beaucoup plus la psychanalyse, la psychologie humaniste ou le coaching.

Quelles sont les spécificités de la psychologie existentielle ?

La psychologie existentielle est arrimée à la philosophie existentialiste. Elle présente une grande cohérence dans sa façon de formuler ses hypothèses et ses postulats. L'un d'eux est que l'existence humaine n'est pas choisie mais subie, nous sommes « *des êtres jetés au monde*[2] ». Chacun doit assumer son existence, s'ajuster à son environnement, composer avec sa liberté et les contraintes de la vie, et réaliser des choix éclairés en suivant ses propres modèles : la religion, la culture, ses convictions…

> *Chacun va devoir construire du sens.*

La psychologie existentielle invite à prendre du recul face aux grandes questions comme le rapport à la liberté ou à la mort, le sens de la vie et du travail, la solitude, l'authenticité, la spiritualité… Elle est aussi très pratique. Alors que de nombreuses approches sont centrées sur l'individu, elle prône le « vivre parmi les autres ». Chacun va devoir construire du sens tout au long de sa vie et les crises sont une chance : confrontés à des enjeux stimulants, nous apprenons à cultiver l'autonomie.

[1] Conservatoire national des arts et métiers.
[2] La formule est de Heidegger.

Devrions-nous dès lors nous réjouir des crises ?

Le mot « crise » vient du grec *krisis*, dont la connotation n'est pas négative, car il suppose de prendre des décisions. Nous vivons tous des crises à des degrés divers. Elles jalonnent notre existence et nous obligent à nous poser des questions, à faire des choix, à convoquer notre éthique, nos expériences, à interroger notre rapport aux autres, à bifurquer. La crise est le signal que quelque chose se passe. La crise, c'est la vie ! *A fortiori* si on la met au travail. Vivre une crise, c'est extraordinairement banal ; ce qui est important, c'est la manière dont on s'en empare. La crise peut être considérée comme une occasion de croissance, pour soi et pour les autres.

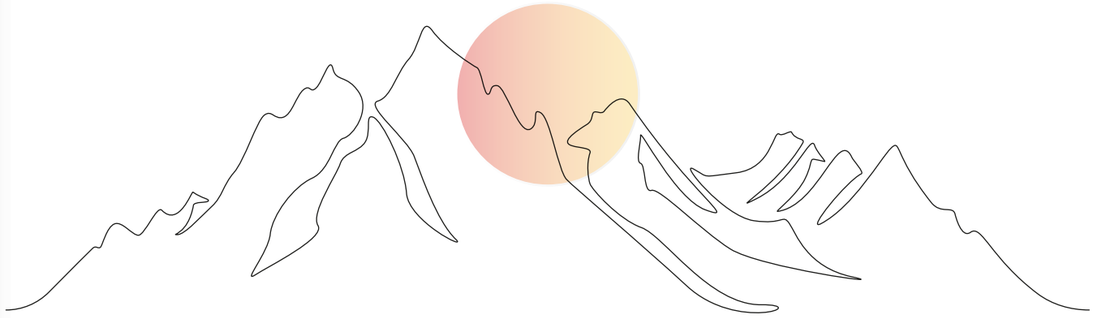
La crise nous aide-t-elle à (re)définir notre essentiel ?

Quand une personne est perdue, tourne en rond, son sens du discernement est altéré. Elle n'arrive plus à repérer ce qui est prioritaire. Il est alors utile de travailler sur ses valeurs et ses buts de vie. De nombreuses publications montrent l'importance des buts de vie sur la santé physique et mentale et la longévité. Si vous avez des buts de vie élevés, vous gagnez huit ans d'espérance de vie !

Les buts de vie, avec leurs caps et leurs échéances, nous obligent à cultiver l'essentiel, ce qui est vraiment important, ce sur quoi nous allons miser pendant des années. Quelquefois, nous sommes amenés à revisiter ces buts : on avait prévu de grimper le Kilimandjaro et finalement on fait le mont Blanc, mais ce n'est pas grave. Le plus important, c'est le chemin : c'est ce que nous parcourons qui nous fait grandir.

Quelle relation la psychologie existentielle entretient-elle avec la spiritualité ?

Pendant très longtemps, la spiritualité a été considérée sous l'angle religieux, mais elle est plus large. Elle inclut notre capacité à interagir avec le monde, qui englobe la connexion avec soi-même, avec les autres, et avec le transcendant, l'invisible, ce qui va nous émerveiller. La soif de spiritualité est extrêmement forte et très corrélée au bien-être. Elle est considérée comme une ressource adaptative vertueuse. Elle n'est pas un enfermement mais une ouverture au monde et à soi. Il existe différentes déclinaisons, qui ne sont pas concurrentielles, de la spiritualité. Chacun trouve la voie qui lui convient.



Peut-on traverser sa vie sans questionner son essentiel ?

Oui, et il y a une explication existentielle : le concept de dévalement. Pour affronter ce que Kierkegaard appelle l'angoisse existentielle, beaucoup de personnes foncent dans la vie sans se poser de questions, et puis, souvent, un choc de vie amène à se demander : où est mon essentiel ? Pour revenir à l'essentiel, j'ai besoin de me dépouiller, de me débarrasser de tout ce qui est superflu, de ces prétendus facilitateurs liés au monde matériel qui m'éloignent de ce que j'ai au fond des tripes, de ce qui donne du sens à ma vie et m'éclaire pour que je puisse éclairer les autres. On convoque alors une forme de sagesse ; c'est très stimulant pour l'esprit et très beau d'un point de vue esthétique et éthique.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**

Face à l'instrumentalisation de l'essentiel

L'humanité s'interroge depuis longtemps sur ce qui relève de l'essentiel. L'essentiel, c'est ce qui est indispensable à la vie, celle des humains et celle des autres êtres vivants et forces qui constituent la nature.

L'essentiel est aussi ce qui nous permet de donner du sens à nos actions individuelles et collectives. Toutes les cultures ont apporté, chacune à sa manière, leur réponse. D'un point de vue chrétien, les références éclairantes ne manquent pas. Il suffit d'ouvrir, par exemple, le livre des Psaumes ou de parcourir les Évangiles.

Mais qu'en est-il dans notre monde marqué par le matérialisme, la technocratie et l'individualisme ? L'essentiel y occupe-t-il la place que des siècles de réflexion éthique ont tenté de lui donner ? Sans doute n'y a-t-il jamais eu de société humaine où le sens de l'essentiel guidait les actions individuelles et collectives. Mais notre responsabilité nous appelle à questionner les signes d'une instrumentalisation de l'essentiel dans nos vies et dans notre monde. Les trois illustrations suivantes nous invitent à méditer sur les expressions contemporaines de cette tendance.

La publicité

La publicité n'est pas seulement une technologie d'incitation à la consommation. Elle met aussi en scène des représentations implicites de nous-mêmes et de notre rapport au monde qui nous entoure. Il est ainsi banal d'y voir des individus soi-disant libres aliéner leur intimité (vie de couple, relations parents-enfants, amitiés…) à l'acquisition d'un nouveau modèle de smartphone, d'automobile ou de cuisine, à la souscription d'une assurance ou à la fréquentation d'une enseigne commerciale.

[1] René Char, *À une sérénité crispée*, NRF, Gallimard, Paris, 1950.

Les débats médiatisés

Les prétendus débats à la télévision, sur les chaînes Internet ou dans les médias sociaux se ramènent le plus souvent à des spectacles, d'autant plus appréciés du grand public qu'y participent coupeurs de parole, forts en gueule et autres spécialistes de la dérision généralisée. Même les sujets les plus graves peuvent être matière à des concours de ricanements, d'invectives ou d'altercations.

Les politiques sociales et médico-sociales

Dans les politiques sociales ou médico-sociales, les logiques de moyens et de chiffres prédominent trop souvent sur l'ordre des finalités et des significations vécues. Les visées essentielles de solidarité et de soin envers les personnes en difficulté ou en souffrance se trouvent couramment subordonnées aux contraintes instrumentales de maîtrise des coûts et de conformité aux prescriptions administratives.

Face à ces signes, rappelons-nous cette mise en garde du poète et résistant René Char : « *L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant*[1]. »

Denis Malherbe, maître de conférences HDR en sciences des organisations à l'université de Tours

Donner son essentiel

Il y a un peu plus de trente ans, juste après la chute du mur de Berlin, j'ai eu la chance de voyager en Pologne. Nous étions hébergés chez l'habitant et savions la grande précarité dans laquelle vivait alors le peuple polonais. Dans nos bagages nous avions apporté pour nos hôtes du café, du sucre, des chocolats… introuvables là-bas.

Arrivés sur place, nous avons été accueillis par un couple âgé qui habitait un modeste deux-pièces dans une HLM[1] vétuste. Malgré l'exiguïté de leur appartement, ils avaient accepté de loger quatre jeunes étrangers pendant quelques jours. À notre grande surprise, le premier soir, nos hôtes avaient préparé un véritable repas de noces. Tout était servi à profusion, sur une belle nappe brodée, avec notamment café et mets sucrés à volonté. La nuit venue, ils nous avaient laissé leur lit pour s'installer à même le sol dans la cuisine.

Le don de soi, un chemin d'abandon

Ce jour-là, nous avons compris ce qu'était la véritable hospitalité chrétienne : donner à l'autre ce que l'on a de meilleur et de plus précieux, partager avec lui son essentiel pour lui montrer qu'on l'aime.

Nombreuses sont les illustrations bibliques de cette attitude de don de soi. La veuve de Sarepta[2], par exemple, a tout perdu : elle n'a plus de mari et se trouve dans une précarité totale. Elle attend la mort pour elle et son fils. Mais lorsque le prophète Élie lui demande le peu qui lui reste, elle accepte de tout donner en comptant sur Dieu.

Jésus élargit encore la perspective : « *Si le grain de blé tombé en terre meurt, il porte beaucoup de fruits*[3]. » Ainsi, le don véritable passe nécessairement par un chemin d'abandon personnel, à l'image de cette veuve qui donne tout, un tout qui peut impliquer sa mort.

Introduire une logique du don

Dans le quotidien, nos choix ne sont pas toujours aussi radicaux ou spectaculaires. C'est dans des petites choses que, peu à peu, nous apprenons à faire nôtre cette attitude de confiance et de don de soi. L'enjeu de cet apprentissage est de taille : introduire la logique du don dans tout ce qui nous est essentiel. Ainsi, dans une société où règne la tentation du repli sur soi, savons-nous offrir notre hospitalité sans contrepartie ? Dans des relations souvent fondées sur la méfiance, savons-nous accorder notre confiance ? Dans un monde où triomphe la volonté de puissance, sommes-nous prêts à sacrifier notre réussite sociale ? Dans nos communautés où beaucoup sont tentés d'imposer leurs idées, savons-nous remettre en cause nos certitudes ?

C'est bien ainsi que le royaume de Dieu s'établit dans nos vies, dans la discrétion et la simplicité de chacun de ces actes de don gratuit. Ainsi, au Temple, Jésus attire notre attention sur une autre veuve[4] indigente : avec une simple pièce de monnaie, elle a donné son essentiel. Comme à Sarepta, ce geste caché révèle le don de toute une vie. Comme dans l'humble foyer de mes hôtes polonais, le quotidien de nos vies peut devenir parabole du royaume de Dieu pour ceux qui nous entourent.

Frère Marc de Jésus serviteur, aumônier de l'AEDE

" Nous avons conscience d'être privilégiés : nous avons grandi dans un pays en paix, respectueux des droits de l'homme, où les soins et l'éducation sont gratuits pour tous. Pour nous, accueillir une famille syrienne, dans le contexte des Couloirs humanitaires, c'est contribuer très modestement à construire un monde plus juste. Mais c'est aussi vivre une rencontre très enrichissante avec des personnes que nous n'aurions sans doute jamais croisées dans nos cercles habituels de relations."

Marie et Florian, Strasbourg

[1] Habitation à loyer modéré.
[2] 1 Rois 17. 8-16.
[3] Jean 12.24.
[4] Marc 12.43-44.

À la rencontre de l'essentiel de l'autre

Pour Jocelyne, l'essentiel est de préserver ses enfants.

L'essentiel est devenu, depuis 2020, un mot qui semble justifier de grandes décisions politiques et alimenter bien des polémiques. Mais l'essentiel est-il le même pour tous ?

Nous avons tous été amenés, confinement oblige, à hiérarchiser dans nos vies ce qui était essentiel et ce qui ne l'était pas. Le conflit russo-ukrainien, le réchauffement climatique… prolongent cette préoccupation de nos dirigeants, soucieux de préserver ce qui nous est essentiel.

Souffrir avec et pour ceux que l'on aime

Loin de blâmer ceux qui cherchent à sauvegarder « un essentiel » pour le collectif, j'aime m'interroger sur ce qui est primordial pour celui que je rencontre, pour celle avec qui je chemine.

Aristote considérait que l'essentiel pour l'homme est sa capacité à penser. C'est ce qui fait de lui un être humain. Non pas ce qui se voit, mais cette faculté à réfléchir. Pour Rabelais, « *le rire est le propre de l'homme* ». Aristote, le Grec, n'avait aucun goût pour la farce et la comédie. Doit-on les opposer pour autant ?

Bien sûr, penser et réfléchir est essentiel pour chacun d'entre nous ; la capacité de rire et de sourire l'est tout autant. Mais, au risque de contrarier Rabelais, verser des larmes, s'indigner, souffrir avec et pour ceux que l'on aime, n'est-ce pas aussi « essentiel » ?

Son essentiel n'était pas de vivre

Jocelyne m'a touchée. Mère de quatre enfants, victime de violences conjugales, elle a quitté le domicile familial en hâte. En quelques mois, elle a perdu travail, logement, statut social. Mise à l'abri dans un hôtel par le 115, elle est venue au café des Parents organisé par notre association. Quel échange, quelle leçon de vie ! « *Quand j'ai réalisé que l'essentiel pour moi était de préserver mes enfants, alors oui, j'ai eu la force de partir* », a confié Jocelyne, les yeux humides. Son essentiel n'était pas de vivre, ni de rire, ni de réfléchir, ni même de manger ou d'avoir un lieu où dormir mais, comme une évidence, de préserver l'intégrité psychologique et physique de ses enfants. L'essence de sa vie l'avait mise en route : elle était mère et sa priorité était de permettre à ses enfants de vivre… loin de la violence.

Mon essentiel s'enrichit à la rencontre du tien

Si j'avais rencontré Jocelyne quelques mois plus tôt, peut-être aurais-je été sensible à l'apparence de cette jeune femme, vive et souriante, active et organisée. Mais je serais passée à côté de son drame alors qu'elle perdait son essentiel : sa capacité à être mère. Aujourd'hui, ce qui est essentiel pour Jocelyne, c'est d'être une femme libre de penser et d'agir.

> *L'essentiel est invisible.*

Avant cette rencontre, j'aurais volontiers défini le souffle de vie comme mon essentiel. Il me permet d'être en relation avec mon Créateur et mon prochain. Mon essentiel prend tout son sens et s'enrichit à la rencontre de l'essentiel de l'autre. Il n'y a pas opposition ; chaque être humain est unique et renferme un trésor, un mystère que nous devrions percevoir. Le Petit Prince nous invite à la réflexion avec ses dessins du serpent boa « ouvert » et « fermé ». Saint-Exupéry l'atteste, par la bouche du renard : « *L'essentiel est invisible pour les yeux.* »

Ne nous y trompons pas, l'essentiel est d'abord une affaire d'esprit et de cœur. Il fait de nous ce que nous sommes, il dégage une odeur particulière et unique. Ce qui fait mon essentiel me pousse à agir, à chercher à répondre à mes besoins les plus profonds et à saisir, comme en écho, ceux de l'autre. Sans jamais laisser mon essentiel devenir le sien, ni son essentiel devenir le mien.

Françoise Caron, présidente de l'AFP Maranatha à Cergy-Pontoise

Pair-aidance : sur le chemin de l'essentiel

La pair-aidance s'est d'abord affirmée au Canada pour désigner le processus par lequel les personnes qui ont vécu et surmonté un problème de santé mentale peuvent apporter une expertise pour soutenir leurs pairs dans leur rétablissement. Leur expérience dessine une trajectoire vers le mieux-être de ceux qu'ils accompagnent.

On ne naît pas pair-aidant, on le devient

Le chemin vers la pair-aidance ne va pas de soi. Il emprunte des bifurcations, se heurte à des doutes, des échecs. Il se confronte précisément au réel. Il se réalise dans des cadres sociétaux et amicaux, et dans ceux, institutionnels, de politiques sociales issues de la solidarité. L'expérience de la pair-aidance emprunte à des cadres intégrateurs : on ne naît pas pair-aidant, on le devient[1]. Des exemples célèbres jalonnent la construction sociale (et même spirituelle, en certains cas) de la pair-aidance : les Alcooliques anonymes, pionniers dans ce domaine, représentent un modèle.

Mettre son expérience au service des autres

À quelles conditions et par quelles médiations peut-on mettre son expérience au service des autres ? Tout d'abord, si l'on se réfère à son origine psychiatrique, le concept de pair-aidance relève de la santé mentale. Ensuite, le débat est vif quant à la place du soin ou du rétablissement dans un parcours de pair-aidance. Jusqu'où un pair-aidant peut-il intervenir dans une relation d'aide et de soutien auprès d'une personne qui connaît des problèmes ou handicaps similaires aux siens ? Les phénomènes de projection ou d'identification, voire de collusion avec l'autre, peuvent entraîner un manque de distance ; ils risquent – s'ils ne sont pas identifiés et réfléchis par le pair-aidant – de représenter un obstacle à la rencontre.

Devenir pair-aidant, c'est aussi conquérir une identité sociale, une posture, un savoir-faire, dire et être, une place, un rôle et un statut institutionnel, qui ne peuvent se résumer aux similitudes de vie partagées avec un autre.

[1] Bonnami, A., *Le Pair-Aidant : un nouvel acteur du travail social ? Nouveaux enjeux, nouvelle approche du soutien et de l'accompagnement*, ESF, Paris, 2019.

Expérience de vie et savoir expérientiel : les pierres angulaires de la pair-aidance

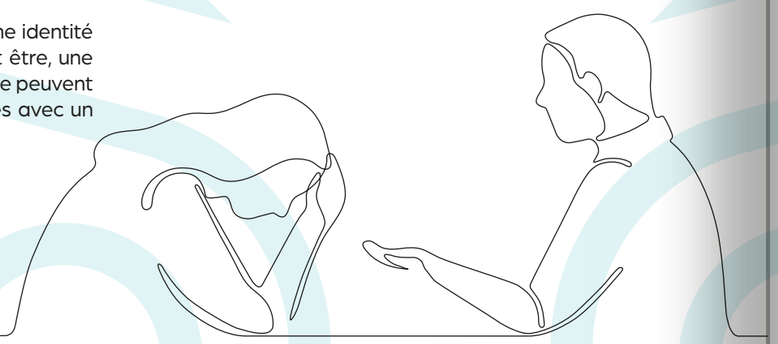
Édifier sa vie en tant que pair-aidant, l'éprouver, c'est trouver les ressources en « soi » à l'aide et avec d'autres, dans des cadres institutionnels et/ou de sociabilités, pour partager et mettre à profit son savoir expérientiel. Pour autant, il ne s'agit pas d'une révélation, mais bien d'une construction identitaire et sociale. Le savoir expérientiel occupe une place essentielle dans ce parcours. Il est pluridimensionnel ; il convoque les parcours individuels, sociologiques, institutionnels et les expériences du travail, de la famille, de la vie. Le savoir expérientiel est lié à l'exploration de la souffrance.

> *« Le pair-aidant rejoint l'autre dans son « essentiel ». »*

Les travailleurs-pairs ont connu une trajectoire institutionnelle qui les positionne dans une identité d'« usager des services ». Leur vie recouvre une multitude d'expériences : perte d'emploi, pauvreté, logement précaire. Ils connaissent les ressources et les services locaux.

Parce que le pair-aidant rejoint l'autre dans son « essentiel », qui fut sien, son expertise est précieuse dans le processus de rétablissement propre au secteur sanitaire, social et médico-social.

Alain Bonnami, responsable Masters MOSS et M2SEPA, IRTS Montrouge-Neuilly-sur-Marne



3 questions à Jean-Baptiste Hibon

Jean-Baptiste Hibon est psychosociologue, consultant, conférencier, formateur et père de trois enfants. Il souffre d'une infirmité motrice cérébrale.

1

Dans votre livre, *Une sacrée erreur*, vous invitez vos lecteurs à découvrir leur propre potentiel. Est-ce essentiel de connaître sa valeur ?

Une Sacrée erreur fait référence à ma vie avec le handicap, depuis ma naissance, et à ma lutte quotidienne pour m'en faire un ami plutôt qu'un ennemi. Vous me direz qu'un handicap colle à la peau et qu'il est difficile de faire comme s'il n'existait pas ! Certes… mais cela n'empêche pas la majorité des personnes handicapées de revendiquer le fait qu'elles sont « comme tout le monde ». La revendication est légitime, mais l'approche trop générique. Ma vision du handicap est différente : j'ose affirmer qu'il est une erreur, voire l'erreur fondamentale de la nature.

Le handicap suscite toujours la même interrogation : « Qu'est-ce qui s'est passé ? », « Qu'est-ce qu'il a eu ? » Autrement dit, il y a eu un problème, une erreur dans son développement. Dans une culture où il faut tout faire pour éliminer les erreurs, le sujet n'attire pas beaucoup. Quand on entend que « l'erreur est humaine », surtout pour justifier un « plantage », on comprend que l'erreur est essentielle à tous les apprentissages. Elle n'a qu'une utilité en ce monde : l'amélioration personnelle et collective. Pour « devenir meilleur », il est nécessaire de s'estimer, c'est-à-dire de reconnaître sa valeur. Nous sommes des « *créatures merveilleuses*[1] », en constante progression.

2

Le handicap, ou plus généralement la souffrance, sont-ils des alliés pour discerner ce qui est essentiel ?

Le handicap entraîne une souffrance. La souffrance est différente de la douleur. Si nous arrivons plus ou moins à soulager la douleur, la souffrance est beaucoup plus délicate à contenir car elle naît du décalage entre ce que je suis et ce que je voudrais être ; en ce sens, le handicap peut devenir un générateur d'essentiel car il nous invite à revisiter nos prétentions, à discerner les capacités qui nous permettront d'atteindre nos buts.

Nous avons tous appris : « Quand je veux, je peux », mais cet adage ne fonctionne pas lorsqu'on est handicapé. Le handicap nous fait dire : « Quand je peux, je veux. » Ce n'est pas du tout une volonté au rabais, mais plutôt une réorganisation de nos capacités, mises au service de notre volonté, et surtout de la volonté de notre Père céleste. « *Que Ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel* », oui, la volonté du Père est toujours la meilleure qui soit et Il a besoin de nos capacités pour réaliser sa promesse !

3

Adolescent, vous avez envisagé le suicide ; comment votre essentiel a-t-il évolué au fil des ans ?

Oui, j'ai envisagé le suicide car ma souffrance était trop grande. À cette époque, je refusais ma situation de handicap et voulais être comme tout le monde ; c'était mon essentiel. Notre essentiel évolue avec le temps, jusqu'à notre mort. L'essentiel est notre énergie, le carburant qui nous fait vivre. Quand j'ai découvert le Christ, cet ami qui est toujours avec moi, j'ai trouvé mon essen-ciel. Il me donne la force de continuer ma route terrestre avec les difficultés quotidiennes. S'il y a souffle de vie, il y a possibilité de devenir meilleur, avec la grâce de Dieu. C'est cela qui me donne l'énergie nécessaire pour accomplir ma mission en tant qu'époux, père de famille, psychosociologue, cofondateur de Nouvelle Ère, diacre permanent au service du bien commun. Trouver son essen-ciel permet de découvrir les vraies priorités !

Brigitte Martin

[1] Psaume 139.1

Fin de vie : être entendu est essentiel

Les lois se succèdent, comme les avis du CCNE, les conférences de citoyens, les commissions *ad hoc*, etc. La fin de vie, qui devrait s'affranchir de toute idéologie, ressemble de plus en plus à un affrontement sans concertation ni concession.

Plus de 90 % des citoyens[1] seraient favorables à l'euthanasie, mais deux réserves s'imposent. La première concerne le biais de la question, qui oppose d'un côté « des maladies insupportables et incurables » et de l'autre une mort « sans souffrance ». Qui voudrait mourir dans la douleur ? La deuxième touche aux personnes sondées, pour la plupart en bonne santé qui, n'étant pas à l'article de la mort, se réfèrent à des agonies interminables (observées ou relatées) plutôt qu'aux sentiments qu'elles pourraient éprouver au moment de leur propre fin de vie[2].

Personne ne devrait être abandonné à sa détresse

La majorité des personnes en fin de vie ne veulent pas avoir recours à l'euthanasie, à quelques exceptions près qui, par leur caractère médiatique, universalisent à l'excès la revendication. Dans ce moment primordial, auquel nul n'échappera, qu'est-ce qui apparaît essentiel ?

L'essentiel fluctue au fil des ans. Longtemps abstrait, il peut subitement se concrétiser au détour d'une maladie ou à l'épilogue de la vie. Il doit être entendu, personne ne devrait être abandonné à sa détresse ou sa souffrance, et la médecine ne devrait pas considérer la mort comme un échec mais comme le moment, peut-être, le plus important de la vie.

Dans ce domaine, le chemin à parcourir est immense. Les soins palliatifs ne sont pas ou mal enseignés et absents dans de nombreux territoires. Les soignants, médecins et infirmiers des services dédiés sont traités avec un certain mépris par leurs collègues dont l'objectif est de guérir. Il n'existe pas de professeur d'université de soins palliatifs.

Les soins palliatifs ne devraient pas avoir le monopole de l'accompagnement de la fin de vie. Pourquoi devoir quitter un service hospitalier pour un autre à ce moment si unique ? Pourquoi est-il devenu si difficile de mourir chez soi ? L'euthanasie est présentée comme une réponse simpliste à tous ces manquements.

La législation actuelle a quelques leviers à sa disposition

Les directives anticipées sont contraignantes pour la médecine mais il est indispensable de recueillir la parole de la personne, de prendre le temps d'écouter ce qui est essentiel pour elle. Si elles ne concernent pas l'euthanasie en tant que telle, elles ouvrent la possibilité d'un arrêt de traitement, de l'hydratation et de la nutrition, et d'une sédation continue jusqu'au décès[3]. Cette éventualité a le mérite de concerner un grand nombre de personnes en fin de vie dès lors qu'elles le souhaitent ; pourtant les médecins, arguant de leurs convictions, répugnent parfois à respecter leur demande, leur discours étant inaudible et jugé transgressif, alors qu'il relève d'un droit de la personne.

En marge de l'assistance au suicide pratiquée dans quelques cantons suisses, le débat français se focalise autour de l'euthanasie « à la belge[4] » qui ne concerne au plus que quelques milliers de personnes parmi les six cent mille qui décèdent chaque année en France. Mais la pression est telle qu'une nouvelle loi réputée progressiste risque fort d'être préférée à la solution qui consisterait à investir dans un accompagnement solidaire et digne jusqu'à la fin…

Didier Sicard, médecin, ancien président du Comité national consultatif d'éthique

[1] 92 % des Français sont favorables à une légalisation de l'euthanasie, selon un sondage Ifop pour la Mutuelle générale de l'Éducation nationale (MGEN), effectué par l'association pour le Droit de mourir dans la dignité, en février 2022.
[2] 24 % seulement seraient favorables à l'euthanasie pour leurs proches ou pour eux-mêmes, d'après le sondage de mars 2021 du collectif Soulager mais pas tuer.
[3] L'injection d'une benzodiazépine contribue à susciter une mort douce.
[4] Le médecin prescrit et administre par voie veineuse un barbiturique suivi, quelques secondes après, d'un curarisant qui entraîne la mort en une à trois minutes.

L'éco-frugalité, quèsaco ?

Encore un coup des écolos, de ces prophètes de malheur du GIEC[1], qui veulent nous priver de progrès, nous faire culpabiliser et nous faire vivre une austérité permanente ?

Pas tout à fait, éco-frugalité fait rimer écologie avec vie, et même avec ravis !
Pour mieux comprendre, prenons les choses à la racine. « Éco », du grec *oikos*, est l'administration d'une maison, notre maison commune, la Terre, mais aussi notre maison-foyer, notre espace individuel. Jouons donc à la fois petit, local, pour des conséquences globales, mondiales. « Frugalité » évoque une sobriété, une simplicité qui peut tendre vers l'ascétisme, voire l'austérité. Pourtant, en latin, frugalitas veut aussi dire « récolte de fruits ». Et quoi de plus savoureux qu'un fruit, simple, sucré, doux, juteux, bon pour la santé ? Dans la Bible, combien de fois la métaphore du fruit est utilisée pour symboliser quelque chose de bon !

La sobriété heureuse

L'éco-frugalité est la sobriété heureuse ; l'idée que l'on peut vivre avec moins, et que c'est peut-être mieux. C'est une invitation à goûter le sucré. Pas le sucre qui rend obèse, malade et dépendant, mais le sucre doux et léger du fruit.

C'est en hommes et femmes libres et joyeux que les chrétiens sont appelés à vivre, non pas en esclaves d'une société de consommation qui nous pousse à vouloir toujours plus, toujours plus vite, toujours mieux. Elle nous emmène fatalement vers un temps vide, une vie encombrée d'objets, saturée de stimulations, une vie sans qualité ni présence. Elle nous inocule une culpabilité qui nous paralyse et nous empêche d'agir pour un monde meilleur.

Nous savons que ce monde est imparfait, comme l'homme est imparfait, mais en Dieu nous trouvons la force et le discernement pour choisir ce qui est essentiel, porteur de vie. Et, comme Jésus, c'est ici-bas que nous sommes appelés à opérer cette transformation intérieure, y compris dans notre consommation et notre économie de foyer, de communauté, de pays.

Écologie rime avec économies

Les enjeux écologiques aussi peuvent susciter un sentiment de culpabilité : nous sommes pétrifiés, complètement dépassés par des événements sur lesquels nous pensons n'avoir aucune prise. L'éco-frugalité est une invitation à faire le premier pas, si petit soit-il, et à le faire avec plaisir. Il peut être bon, à la fois pour la planète, notre maison commune, mais aussi pour nous-même et l'économie de notre logis. On peut être écolo et économe !

Si vous êtes à court d'idées, je vous conseille le *Guide écofrugal* de Philippe Green[2] et ses quatre-vingt-dix-neuf fiches pratiques pour allier économies et écologie et améliorer votre qualité de vie. En réduisant notre impact environnemental, nous faisons des économies et créons des emplois. Quel beau cercle vertueux !

Les petits gestes pratiques ne s'opposent pas aux grandes actions communes, aux choix d'orientation que doivent drastiquement prendre nos États et collectivités. Ils nous mettent en route, chaque pas appelant le suivant.

Quel sera votre premier pas ou, si vous avez déjà pris le départ, quel sera le suivant ? Dans tous les cas, gardez toujours bien en bouche le goût de ces bons fruits que vous cueillerez sur le chemin !

Élisabeth Mesnil, ancienne salariée du Diaconat protestant de Nantes, engagée dans une démarche de conversion écologique

[1] Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat.
[2] Philippe Green, *Guide écofrugal, solutions économiques et écologiques*, Écofrugal project, 2012.

Et si nous choisissions ce qui est porteur de vie?

Installer sur son robinet un économiseur d'eau réduit la facture d'une famille de quatre personnes de quatre cents euros par an, en moyenne. Déposer quelques pierres ou bouteilles d'eau pleines à l'intérieur de la chasse d'eau, pour en réduire la contenance, assure une économie de cinquante euros par an.

L'art contribue à notre progrès

Diplômée d'une école d'arts appliqués de Bordeaux, Véronique Legros-Sosa a animé un atelier de sculpture pendant plusieurs années avant de découvrir les joies de la maternité… et de l'aquarelle.

Je me suis mise à l'aquarelle après la naissance de mon troisième enfant. J'ai choisi ce médium parce qu'il était pratique et compatible avec mon rôle de maman. Très vite, l'aquarelle m'a passionnée et je m'y suis adonnée.

Qu'est-ce qui vient du travail ? Qu'est-ce qui vient du don ? C'est difficile à dire. J'ai progressé parce que j'ai travaillé. J'enseigne depuis vingt-six ans, j'ai des élèves qui ont l'impression d'avoir un don mais n'ont jamais intégré la notion de travail ; dix ans après, ils ont très peu évolué. D'autres viennent avec l'envie, ils sont peut-être moins doués mais sont motivés et, en travaillant, arrivent à des résultats étonnants.

Je me nourris des belles choses qui se dessinent

Lorsqu'on peint, on donne énormément de soi. J'aime les gens, je peins des histoires d'hommes. Ce n'est pas facile de peindre, ce n'est pas comme prendre un livre. Je ne peins pas pour me détendre et me faire plaisir, même si peindre me détend et me fait plaisir. Je sais, ça a l'air paradoxal. Ce n'est pas rien de peindre, il faut mettre en œuvre tout un processus, un état d'esprit, une réflexion… Quand on crée, quand on met son âme dedans, qu'on s'implique vraiment, ça prend beaucoup d'énergie. Mais ça en redonne aussi. Peindre m'apporte de la joie, beaucoup d'émotions. Quand je peins, je me nourris des belles choses qui se dessinent. Parfois, c'est magique.

Je vends mais je n'aime pas vendre. Peut-être justement parce que, quand je peins, je livre un peu de moi. Je préfère enseigner, je me sens privilégiée de pouvoir partager ma passion.

L'art nourrit notre âme

L'art est essentiel. Ou je devrais dire très important, plutôt. Respirer, manger, boire… sont des besoins essentiels ; ils nourrissent le corps. L'art passe juste après. Il nous interroge, nous invite à la réflexion ; il nourrit notre âme. Il propose d'autres versions de la vie. En ce sens, il contribue à notre progrès.

Pour Véronique Legros-Sosa, aquarelliste, l'art est primordial car il nous invite à la réflexion et nourrit notre âme.

À travers une œuvre d'art, chacun peut mettre au jour ce qui compte au plus profond de lui : une musique, une belle couleur, une jolie forme… Certaines formes d'art sont probablement plus accessibles que d'autres mais chacun peut être touché. L'art suscite une émotion, quelque chose de créateur, de spirituel, il touche l'esprit. Ma foi n'est pas explicite dans mes œuvres, mais je pense qu'elle transparaît, je ne peux pas la dissocier de mon art, elle fait partie de moi.

L'art est thérapeutique

Je crois que l'art soigne. Il aide à se nourrir du beau. Depuis le temps que j'enseigne, j'en ai côtoyé des personnes qui traversent des épreuves ! Certaines ne veulent plus peindre, d'autres y mettent toute leur énergie parce que ça leur fait du bien. Je pense que l'art peut être thérapeutique parce que, quand on peint, on est dans le « maintenant ». On ne peut pas peindre sans être là. On ne peut pas penser à autre chose ; et être là, c'est déjà salutaire. Ce qui s'échappe de moi participe à ma guérison.

L'art est primordial et je déplore que, dans nos écoles, son enseignement soit aujourd'hui si théorique. On n'ouvre pas nos enfants à la pratique de l'art, on compte d'ailleurs de moins en moins de jeunes artistes, quel dommage !

Propos recueillis par **Brigitte Martin**

Un projet personnalisé pour répondre aux besoins

L'obligation légale du projet personnalisé dans les établissements et les services médico-sociaux existe depuis plus de vingt ans. L'intérêt de cette obligation réside dans les outils et procédures que les établissements mettent en place pour s'y conformer. Les professionnels sont formés à sa mise en œuvre. Les réunions dédiées au projet personnalisé font l'objet d'un calendrier institutionnel.

Toute obligation légale comporte un risque, celui de passer à côté de certains besoins essentiels. D'ailleurs, quels sont-ils, ces besoins essentiels, pour une personne accompagnée en établissement ?

Répondre aux besoins de chaque personne

Nous en avons une idée, nous, acteurs du médico-social. Nous pensons, élaborons, organisons différentes prestations : hébergement, soin et bien-être, activités, loisirs… En cela, nous essayons de répondre aux besoins de chaque personne accompagnée.

Le projet personnalisé permet à la personne accompagnée de définir des prestations qui lui sont spécifiques, satisfont ses besoins singuliers, ce qui est important, essentiel pour elle.

Dans le processus du projet individualisé, le recueil de la parole de la personne, de son avis, de ses choix, constitue la première étape. Une étape primordiale, puisqu'elle définit le projet et donne son orientation à l'accompagnement. Mais comment se passe ce recueil de la parole entre la personne et le professionnel ?

Comment se déroule cet échange ? S'agit-il d'un entretien formel ? Où et quand a-t-il lieu ? Combien de temps l'accompagnant y consacre-t-il ? Comment les questions sont-elles posées ? La personne concernée saisit-elle les enjeux ? Qui mène l'entretien : la personne qui lui fait sa toilette ? celle qui joue au foot avec elle ? celle qui l'accompagne chez son médecin ? Le résident peut-il s'autoriser à dire qu'il ne veut plus faire cette activité que son référent assure depuis dix ans ? Se sent-il autorisé à dire qu'il souhaite dormir avec son amie ? Peut-il exprimer un désir autre que celui attendu par sa famille ? A-t-il la possibilité de verbaliser ses craintes, ses peurs, ses réticences ?

Allier la liberté de la personne et les contraintes de l'institution

L'essentiel de la personne accompagnée n'obéit peut-être pas au « politiquement correct » et met dans l'embarras l'éducateur et l'institution, parce qu'il n'existe pas toujours de réponse à ses demandes. Écouter « vraiment » n'a rien d'évident. Cela requiert un discernement des zones sensibles entre liberté individuelle et contraintes de l'institution. La vie d'une personne en établissement se structure autour de non-choix, de contraintes liées à la collectivité, attachées à des limites physiques, psychiques, intellectuelles…

Au-delà de la mise en place et de la révision annuelle du projet personnalisé, il s'agit de s'exercer au quotidien à questionner le choix de la personne, à s'intéresser à ce qui est important pour elle, aujourd'hui, en partant du principe qu'elle est imprévisible et susceptible de changer d'avis.

Grâce aux questionnements du professionnel, le résident pourra choisir sa confiture ou son fromage, décider de prendre sa douche le soir plutôt que le matin, arrêter une activité qu'il pratique depuis des années.

Les établissements ont une piste à creuser : promouvoir au quotidien une posture humble, une écoute et une réceptivité constantes au bénéfice d'un accompagnement au plus près des besoins essentiels de la personne.

Martine Sémété, ancienne directrice adjointe dans un foyer d'accueil médicalisé de Seine-et-Marne

Le recueil de la parole de la personne est la première étape du projet individualisé (Ehpad Soleil d'automne à Tonneins)

Des ados franco-syriens en séjour d'immersion

Avec le soutien du Diaconat de Bordeaux et de la Fédération de l'Entraide Protestante, Estelle Meunier, coordinatrice du pôle sud-ouest des Couloirs humanitaires, et Nina de Lignerolles, déléguée régionale sud-ouest de la FEP, ont organisé un séjour d'immersion interculturel dans la métropole bordelaise pour quinze jeunes Franco-Syriens.

Depuis 2017, les Couloirs humanitaires accueillent des familles de réfugiés et œuvrent pour leur intégration en France. Convaincu que les jeunes générations sont un vecteur précieux d'intégration à long terme, le pôle sud-ouest a souhaité expérimenter un séjour d'intégration pour les adolescents issus des familles accueillies, dont la plupart n'ont connu que la guerre. Pendant une semaine, les jeunes ont bénéficié d'un programme riche et varié, de la visite de Bordeaux – avec croisière sur la Garonne – à la plage de Carcans, en passant par le musée d'Aquitaine…

Un séjour très enrichissant, sur fond d'apprentissage des codes sociaux français, de l'autonomie, du respect, de la tolérance, et de création de liens interculturels, qui a permis aux adolescents de s'écouter, d'apprendre, et de s'intégrer sous le regard juste et bienveillant de leurs accompagnatrices. À refaire…

Estelle Meunier, coordinatrice du pôle sud-ouest des Couloirs humanitaires de la FEP

Un guide pratique pour développer le bénévolat

Vous avez du mal à recruter des bénévoles, vous vous questionnez sur la manière de les accueillir, les intégrer à vos équipes, salariées ou non, les fidéliser ? Alors ce livret est pour vous.

Avec ses seize fiches pratiques, le guide de l'engagement bénévole édité par la FEP est un outil précieux pour qui veut recruter âmes désintéressées et bonnes volontés. Son sous-titre : *De la recherche de bénévoles à la coopération*. Ce guide, élaboré avec la contribution de membres de la Fédération[1], s'adresse à tous les établissements, fondations, associations, quels que soient leur champ d'activité, leur taille et leur projet.

L'enjeu du recrutement, de l'animation, de la fidélisation et du renouvellement des bénévoles est au cœur des préoccupations des associations. En effet, selon la dernière étude de France Bénévolat[2], la baisse du taux de leur investissement dans les associations entre 2019 (24 %) et 2022 (20 %) représente deux millions de personnes (elles étaient treize millions en 2019 et onze en 2022). Cette baisse globale concerne principalement les générations de cinquante ans et plus.

Il est plus que jamais nécessaire de prendre en compte l'évolution des types d'engagement ainsi que les modalités de collaboration entre bénévoles et/ou entre bénévoles et salariés, afin d'accompagner au mieux des publics fragilisés.

[1] Ce guide a été construit sur la base d'entretiens et d'ateliers collectifs menés avec des membres de la FEP.
[2] L'évolution de l'engagement bénévole associatif en France, de 2010 à 2022, étude France Bénévolat, janvier 2022.

Ce guide offre des pistes de travail concrètes pour que chacun trouve sa place dans le projet associatif ou d'établissement. Il met à disposition des outils et des contenus pratiques et utiles, de la recherche de bénévoles à leur accueil, en passant par leur fidélisation et leur renouvellement.

Une première partie dresse les constats et enjeux de l'engagement ainsi que les facteurs clés de la coopération bénévoles-salariés. Une deuxième partie, étayée par des fiches et astuces, propose des étapes à suivre pour favoriser le recrutement de bénévoles.

Le guide est gratuit et téléchargeable sur le site internet de la FEP, ce serait dommage de s'en priver !

Isabelle Rousselet, chargée de mission projets nationaux à la FEP

Pour consulter le guide de l'engagement bénévole ou télécharger les fiches pratiques, rendez-vous sur le site de la FEP : fep.asso.fr, onglet *Publications, guides et mémos*.

C'est aussi par ici :

Proteste participe au débat sur l'exclusion, la précarité, les injustices ; notre revue a besoin de déployer son lectorat et sa diffusion…

Vous souhaitez soutenir notre publication ?
Profiter de ressources abondantes ? Réfléchir avec nous ?
Abonnez-vous !

Nouveau
Abonnement annuel individuel, tarif unique :
10 €
pour 4 numéros

Nom-prénom :
Adresse :
Téléphone : E-mail :

À envoyer, avec votre chèque à l'ordre de la FEP, à :
FEP Grand Est, Proteste, 6 rue Sainte-Élisabeth, BP 20012, 67085 Strasbourg

Leur parole nous éclaire

Le travail, ça donne le moral !

Je travaille à l'ESAT de Châtillon[1] depuis dix-sept ans. Avant, j'étais dans un centre spécialisé. Je suis en fauteuil, mais je marche un peu avec les béquilles. C'est depuis ma naissance, je suis née comme ça. Mon grand frère aussi est handicapé. C'est génétique.

> « Faut foncer, même si on a peur. »

Je m'appelle Esma. Mon frère a été dans un ESAT et, à l'âge de quatorze ans, j'ai dit que je voudrais bien essayer moi aussi. Alors, à dix-sept ans, j'ai fait des stages dans les ESAT. Ça a bien marché. À dix-neuf ans et demi, on m'a dit : « T'as été prise ! » J'étais super contente. J'ai fait la fête. J'ai mis la musique à fond, comme tous les jeunes. J'étais contente parce qu'au moins j'avais trouvé quelque chose après l'école, par rapport à des amis qui avaient rien.

Aujourd'hui j'ai trente-sept ans et je suis toujours contente. Tant que j'ai du travail, je suis contente. Je suis bien à l'ESAT. Quelquefois, il y a quelqu'un d'une entreprise « normale », qui vient chez nous. On lui explique le boulot qu'on fait et après on va dans son entreprise et ils nous expliquent ce qu'ils font. Je regarde, comme ça, pour voir, mais je ne voudrais pas travailler dans une entreprise « normale ». Ici, on est protégés et bien encadrés par les moniteurs ; si on a un problème, on peut parler. Dans un milieu ordinaire, ils peuvent être… Voilà, c'est différent.

À l'ESAT, j'ai plein d'amis. C'est bien de travailler, au moins t'es pas fatigué pour rien. T'es comme tout le monde. Si tu veux rien faire chez toi, c'est ton problème. Moi, je m'ennuierais. Quand je vois des personnes qui marchent mieux que moi et qui restent chez elles à rien faire, je leur dis : « Mais qu'est-ce que tu fous là ? » Le travail, ça donne le moral. Tout au début, j'avais peur ; quand on connaît pas, on a peur. Je dis aux gens : « N'hésitez pas », faut foncer, même si on a peur. Avec le Covid, quand on est restés bloqués chez nous, j'étais déprimée. J'avais envie de retourner au boulot. Je me suis occupée avec l'ordinateur, j'aime ça. Je fais les réseaux sociaux.

Il y a des gens, des fois, qui me regardent bizarrement, mais je suis comme tout le monde. Eux aussi, ils peuvent être handicapés en traversant la route ou s'ils font un AVC.

Avec mon argent, je vais en vacances. J'ai été au Cap-d'Agde en septembre. J'économise tous les mois. J'ai été en Tunisie trois fois. Où je vais, j'amène ma mère.

Je suis à moitié au conditionnement et à moitié à l'accueil à l'ESAT. Au conditionnement, en ce moment, on a du café et du thé. Je mets les sachets de thé dans des boîtes, il faut compter par six à chaque fois, on les range. Quand je travaille, je me concentre. Je travaille de 8 heures à 16 h 25 tous les jours, sauf le mardi : je finis à 14 h 45. On mange ici. J'habite derrière l'ESAT. Je viens toute seule.

À l'accueil, on répond au téléphone, on envoie des mails. Mes collègues vont chercher le courrier, moi je peux pas parce qu'il y a une marche. Les gens téléphonent pour parler à un moniteur pour dire qu'il y a un travailleur en retard ou malade. Je préfère l'accueil parce qu'on rencontre des gens, on les renseigne, on discute, tout ça. À l'accueil, faut pas s'énerver.

Aux entreprises, je dis qu'il faut pas avoir peur des personnes en situation de handicap. Moi, je trouve que, dans la vie, il faut donner du boulot à ceux qui en ont vraiment besoin. C'est pas parce qu'on est en situation de handicap qu'on peut pas faire comme tout le monde. On peut faire comme tout le monde. Ça c'est clair.

Propos recueillis par ***Brigitte Martin***

[1] L'ESAT (Établissement et service d'aide par le travail) de Châtillon (92) est un établissement de la Fondation des Amis de l'atelier, au service des enfants et adultes en situation de handicap.

La page culture

Collectif, *La Boussole*
Éditions Olivétan, 2022

Si vous faites partie de ceux qui, comme moi, attendent le 24 décembre pour se précipiter à la Fnac juste avant la fermeture et choisir leurs cadeaux de Noël, ce livre est pour vous ! Beau, frais, insolite et inspiré, *La Boussole* séduira vos bien-aimés, fatigués de lire du Musso sur leur canapé…

Dès les premiers jours du confinement, la Fédération de l'Entraide Protestante a pressenti que ses adhérents, engagés au service des plus fragiles, seraient confrontés à des situations douloureuses et inédites. *La Boussole* est née de cette prise de conscience : il fallait tendre la main aux bénévoles, salariés et personnes accueillies ; leur offrir une parole, une espérance, un soutien spirituel pendant la pandémie et des pistes de réflexion face aux nombreuses questions qui allaient affecter leur action.

Grâce à la mobilisation de quelques pasteurs et aumôniers, un premier numéro est paru début avril. L'initiative se voulait éphémère mais la pandémie s'est prolongée, les messages d'encouragement ont afflué et *La Boussole* s'est installée dans la durée.

Ce remarquable ouvrage propose une sélection de publications des deux premières années, joliment illustrées et agencées en six chapitres : « Le manque », « La force », « La confiance », « La promesse », « L'entraide » et « Le changement ». Il est le témoin d'une période qui nous a tous profondément marqués, une source intemporelle d'inspiration pour qui veut aller de l'avant.

Un livre à offrir généreusement autour de nous, à ceux que nous voulons encourager et à ceux que nous risquons d'oublier.

Le 24, nous n'allons pas courir, cette année. Et tous nous en sauront gré !

Isabelle Richard,
présidente de la Fédération de l'Entraide Protestante

Pour commander *La Boussole*, c'est ici:
https://www.editions-olivetan.com/oeuvres-et-mouvements/1085-la-boussole.html

Rivers of Babylon

C'est en 1970 que les Melodians, formation jamaïcaine, adaptent le Psaume 137 de la Bible à partir d'une chanson populaire des communautés rastas. « Rivers of Babylon » deviendra un tube mondial quelques années plus tard grâce à Boney M., groupe antillais de disco-pop.

Au XVIe siècle déjà, les protestants de langue française apprennent ce psaume dans des versions musicales beaucoup plus pondérées et méditatives, avec la sublime traduction du poète Clément Marot mise en musique par Claude Goudimel, un des plus grands compositeurs français de son époque – qui hélas disparaîtra dans la tourmente de la Saint-Barthélemy. Mais le Psaume 137 est aussi chanté par les Italiens dont l'aspiration à se libérer des jougs étrangers donnera l'occasion à Verdi, en 1843, d'utiliser le texte biblique dans son célèbre opéra Nabucco.

Le Psaume 137, et donc la chanson, évoque l'exil douloureux à Babylone du peuple juif. Au VIe siècle av. J.-C., le puissant Nabuchodonosor, empereur de Babylonie, assiège Jérusalem. La ville sainte est pillée, détruite et la population déportée dans la capitale du puissant conquérant. Les soixante-dix ans qu'elle passe à l'étranger affectent à jamais la mémoire d'Israël.

Au-delà de la destinée juive, cet exil à Babylone marque aussi la culture occidentale et la spiritualité chrétienne. Il est un symbole de l'état de l'homme éloigné de Dieu. Tel le juif au bord des rivières de Babylone, le croyant est invité à prendre conscience de son exil sur cette Terre, loin de la Jérusalem céleste, à se souvenir des moments de joie et à se confier à Celui qui en est la source.

J'ai découvert « Rivers of Babylon » avec la reprise de Boney M., en 1978. J'étais ado, loin de toute considération spirituelle, et ne pouvais imaginer, en dodelinant de la tête sur le tempo binaire de cette version disco-pop, qu'il était question des souffrances de l'exil du peuple hébreu ! En achetant le 45-tours pour quelques francs, j'avais suivi comme bien d'autres, et en toute insouciance, le hit-parade du moment.

Denis Rabier,
chroniqueur musical sur Radio Oméga

Boney M | The Melodians | Liz Mc Comb

Le portrait

Sœur Nathanaëlle

Elle est née en 1939 à Schirmeck, dans le Bas-Rhin, d'un père pasteur protestant réformé et d'une mère d'origine mennonite. « *Un doux mélange évangélique* »...

Son parcours est ordinaire, conforme à la tradition protestante : de catéchumène, Catherine Banzet devient monitrice d'école du dimanche puis responsable de jeunesse et cheftaine d'éclaireuses. La suite l'est moins : en 1962, la jeune femme fait une retraite à Reuilly et y reçoit confirmation de son appel. Elle est, à l'époque, infirmière à l'hôpital de Nancy et mène joyeuse vie, même si elle sait qu'autre chose l'attend. Entre le mariage et une existence consacrée au service de Dieu, elle choisit sa voie : « *Dieu avait mis sa main sur moi.* » Mais sa mère décède et elle ne rejoindra la communauté des diaconesses qu'en 1965.

Postulat, noviciat, consécration, celle qui est désormais sœur Nathanaëlle déroule sa nouvelle vie. Elle est infirmière à l'hôpital des Diaconesses, à Reuilly. Bientôt, on lui propose l'École de cadres et l'enseignement. Celle qui s'était promis de ne jamais enseigner se retrouve devant des élèves infirmières et se passionne pour la transmission. « *C'est le fruit de l'obéissance. Répondre à un appel nous fait découvrir nos ressources. Malheureux sont les gens à qui on ne demande jamais rien !* »

Douze ans et un congé sabbatique – en Égypte – plus tard, sœur Nathanaëlle accepte un remplacement de trois mois à Claire Demeure[1], où elle découvre la vieillesse « *dans ce qui fait dire aux gens : "Je ne veux pas vieillir."* » Elle y restera vingt et un ans. L'infirmière devient surveillante générale et forme, avec le directeur et le médecin chef de service, un trio singulier. Dans le même temps, elle s'engage avec l'Entraide protestante[2]. Nous sommes en 1985, les soins palliatifs se développent en France. Les soignants de Claire Demeure ont le profil : « *On avait en nous, dans la manière de soigner, d'accueillir les familles, d'accompagner les gens, les soubassements du mouvement des soins palliatifs.* » Les trois vont se former en Suisse. Claire Demeure s'agrandit et devient une des premières unités de soins palliatifs de France. Très vite, des malades atteints du sida affluent. Avec les équipes de soins, sœur Nathanaëlle accompagne des jeunes gens en fin de vie, portée par cette parole du Christ : « *Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde*[3]. » Elle s'engage dans le Mouvement des soins palliatifs, puis participe à la création de l'association Rivage[4] et compose avec un étonnant panachage de bénévoles.

Lorsque sœur Nathanaëlle rejoint la direction générale de l'Association des œuvres et institutions des Diaconesses de Reuilly, c'est pour transmettre aux soignants son expérience en gériatrie et bénévolat d'accompagnement. À partir de 2008, elle visite tous les ans la communauté des sœurs de Bafut, au Cameroun.

> *« Dieu avait mis sa main sur moi. »*

Aujourd'hui, sœur Nathanaëlle fait ce pour quoi elle est entrée dans la communauté : être présente à Dieu dans une vie fraternelle à plein temps. « *Je ne regrette rien de ces années d'intense activité. C'est un privilège d'avoir pu transmettre, rencontrer des personnes remarquables et partager la Vie. C'est la manière de suivre le Christ qui m'a été donnée.* »

Sœur Nathanaëlle suit de près les débats brûlants sur la fin de vie. « *Je suis vieille mais je n'ai pas perdu ma capacité d'indignation.* » Pour la sœur, l'essence du soin est la présence et l'écoute. « *Personnellement, je crois qu'un lieu de soins n'est pas un lieu où on "tue" les malades.* »

Brigitte Martin

[1] Établissement gériatrique des Diaconesses.
[2] L'Entraide Protestante deviendra Fédération de l'Entraide Protestante en 1992.
[3] Évangile de Matthieu, 28.20.
[4] L'association Rivage regroupe des bénévoles d'horizons différents se reconnaissant une sensibilité commune face à la souffrance physique, psychologique et spirituelle de la personne atteinte d'une maladie grave, évolutive ou terminale.